

La représentation des agriculteurs et du monde agricole dans la presse nationale française

Juliette Guérit

► **To cite this version:**

Juliette Guérit. La représentation des agriculteurs et du monde agricole dans la presse nationale française. Sciences de l'information et de la communication. 2020. dumas-03250052

HAL Id: dumas-03250052

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03250052>

Submitted on 4 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Mémoire de Master 1

Mention : Information et communication

Spécialité : Journalisme

La représentation des agriculteurs et du monde agricole dans la presse nationale française

Responsable de la mention information et communication
Professeure Karine Berthelot-Guiet

Tuteur universitaire : Lisa Bolz

Nom, prénom : GUÉRIT Juliette

Promotion : 2019-2020

Soutenu le : 11/05/2020

Mention du mémoire : Très bien

Remerciements

Je remercie ma tutrice Lisa Bolz pour son suivi et ses conseils qui m'ont été précieux dans la réalisation de ce mémoire. Je tiens également à remercier les enseignants du Celsa et plus particulièrement la responsable de la formation en journalisme, Valérie Jeanne-Perrier.

Sommaire

Partie 1 : L’imaginaire collectif et l’écriture journalistique : une représentation stéréotypée des agriculteurs	9
I- Une construction « type » des sujets agricoles ?	9
a) Une écriture jonchée de « passages obligés »	9
b) Une vision « parisienne » ?	12
II- Plus qu’un métier, une identité	14
a) Le « bon » agriculteur	14
b) L’importance de l’héritage familial	15
c) Un métier qui colle à la peau	16
Partie 2 : Une double construction (journalistique et syndicale) de la représentation de l’agriculteur	19
I- Le poids des syndicats	19
a) Une surreprésentation du syndicat majoritaire	19
b) Déconstruire le discours syndical	21
c) Le contre-discours des associations d’agriculteurs	23
II- Les voix et les visages de l’agriculture	25
a) L’agriculteur incarné, le portrait journalistique	25
b) La place de l’expert	27
c) A chaque journal son agriculteur	28
Partie 3 : Des agriculteurs tour à tour victimes et coupables	31
I- L’agriculteur victime	31
a) David contre Goliath : le paysan contre le système	31
b) Victimes de « coups du sort »	33
c) Le suicide des agriculteurs : un sujet de société	33
II) L’agriculture conventionnelle : cible des médias et de l’opinion ?	35
a) Une valorisation de l’agriculture biologique	35
b) « Un ascenseur social cassé »	36
c) Agribashing : la médiatisation des violences	39
Conclusion	41
Bibliographie	43
Annexes	46

Introduction

« Les médias tournent les choses pour dire qu'on empoisonne les gens », « On a mauvaise presse, c'est toujours instruit à charge », « C'est l'affectif qui joue dans les médias. On a l'impression que la pollution, c'est notre faute, que les vaches polluent mais on n'empêche pas les gens de prendre leur voiture tous les jours¹ ». Les agriculteurs sont de plus en plus nombreux à se plaindre d'« agribashing ». Dans les médias, le terme s'est imposé. Un article paru sur le site de France Info², le classe même parmi les expressions ayant marqué l'année médiatique en 2019, entre des mots comme « féminicide » et « LBD » (comprendre « lanceur de balles de défense »).

Difficile de donner une définition objective de cet anglicisme, utilisé à l'origine par les syndicats agricoles à des fins militantes. « L'agribashing, c'est le fait de dénigrer systématiquement les pratiques de l'agriculture française, qui serait responsable selon certaines personnes de la mauvaise qualité des eaux, de la mauvaise alimentation, etc. », expliquait à *L'Express*, le vice-président des JA (Jeunes agriculteurs), Baptiste Gatouillat³. De plus, les responsables syndicaux relèvent souvent la responsabilité des médias dans le relai de cette critique.

Cependant, il faut aussi souligner la dimension émotionnelle du phénomène, définie par la journaliste Raphaëlle Rérolle :

« [L'agribashing est] une forme de dénigrement systématique dont les effets provoquent, chez ceux qui s'en disent victimes, un mélange de désarroi, de colère et de découragement. [...] Une mise en cause massive et généralisée qui revient à contester en bloc leurs pratiques, leur utilité sociale et jusqu'à leur existence⁴ ».

Mais, pourquoi les agriculteurs ont-ils l'impression d'être mal représentés dans les médias ? Ont-ils objectivement une image négative ? Existe-t-il une fracture entre la réalité du monde rural et son traitement dans les médias nationaux ? Ces questions sont à l'origine de

¹ Ces témoignages d'agriculteurs ont été recueillis sur les Champs-Élysées à l'occasion d'une journée de mobilisation nationale organisée à l'appel de la FNSEA (Fédération nationale des syndicats des exploitants agricoles) et des JA (Jeunes agriculteurs), le 27 novembre 2019.

² Rédaction, « "Agribashing", féminicide, LBD... Retour sur les mots et les expressions qui ont marqué 2019 », *France Info*, 31 décembre 2019

³ Julien CHABROUT, « Pourquoi les agriculteurs se mobilisent-ils contre l'agribashing ? », *L'Express*, 8 octobre 2019

⁴ Raphaëlle REROLLE, « Le discrédit agricole », *Le Monde*, 8 novembre 2019

notre réflexion sur la représentation des agriculteurs dans les médias et plus particulièrement dans la presse nationale.

Ces dernières années, l'écologie a été au cœur des préoccupations citoyennes et médiatiques, avec, en lien, la révélation de plusieurs scandales sanitaires et environnementaux. Nous pouvons ici trouver un premier élément de réponse. En se focalisant sur la médiatisation des scandales sanitaires et environnementaux, les agriculteurs se sentent « diabolisés » et « incompris » des journalistes et de l'opinion publique. Par ailleurs, ils pensent généralement que le grand public est en rupture avec le monde rural : « De moins en moins de personnes ont la fibre agricole, la population se coupe de ses agriculteurs⁵ », constate l'un d'entre eux.

Il est certain que des « moments » médiatiques ont pu creuser la distance entre les exploitants agricoles et le reste de la population, comme le démontre le travail d'Alix Levain sur la réception du scandale médiatique de la pollution aux algues vertes des plages bretonnes par les éleveurs de porc bretons incriminés, face aux médias et à l'opinion publique⁶. Ainsi, les agriculteurs qui s'identifient comme faisant partie d'un groupe social, intègrent leurs représentations médiatiques à leurs expériences sociales individuelles. Cela s'explique à la fois par un fort sentiment d'appartenance à un groupe social, lié à la dimension ancestrale de la profession et à la tradition syndicale, et par le fait que leur métier fait partie intégrante de l'identité des agriculteurs.

L'agriculteur est une figure majeure du monde rural dans l'imaginaire collectif et, de ce fait, il n'échappe pas aux stéréotypes. Dans la presse, il est opposé la population non agricole désignée par le terme générique de « consommateurs ». Cependant, cela ne suffit pas à définir en creux, ce qu'est un agriculteur. En effet, il peut à son tour devenir consommateur.

Les agriculteurs sont souvent présentés comme une catégorie uniforme, alors même que le monde agricole est très hétérogène. Le chercheur Ivan Bruneau critique l'utilisation de cette « catégorie unifiante qui s'emboîte parfaitement avec les schèmes de pensée qui continuent d'associer l'agriculture à un “un monde à part”, caractérisé par une profonde altérité⁷ ».

⁵ Un autre témoignage recueilli lors de la manifestation du 27 novembre 2019

⁶ Alix LEVAIN, « Une épreuve médiatique ? », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 171-194.

⁷ Ivan BRUNEAU, « L'érosion d'un pouvoir de représentation. L'espace des expressions agricoles en France depuis les années 1960 », *Politix*, 2013/3 (N° 103), p. 9-29.

Cette apparence d'uniformité est défendue par le syndicat majoritaire, la FNSEA (Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles) qui joue, nous le verrons, un rôle de premier plan dans la représentation médiatique des agriculteurs.

Pourtant, la diversité des situations et des intérêts agricoles est bien réelle, allant du maraîcher bio au céréalier en agriculture conventionnelle, en passant par l'éleveur de vaches laitières du Cotentin et le cultivateur de champignons dans des caves marseillaises. Les visages de l'agriculture française sont donc multiples et il appartient aux journalistes d'en montrer toute la variété.

Selon les statistiques de l'Insee, les exploitants agricoles représentaient 1,6% de la population active en 2017⁸. Dix ans plus tôt, en 2007, ils atteignaient les 2,1%. Le déclin de la population agricole est une tendance qui se confirme depuis plusieurs dizaines d'années. D'autant qu'être agriculteur ce n'est pas seulement un métier, c'est aussi une identité. Cela explique pourquoi le sentiment de déclassement est si important dans la communauté agricole face aux difficultés économiques et aux critiques.

Or, « la place de l'agriculture dans les médias est proportionnelle au poids démographique des agriculteurs, en baisse⁹ », analyse Jean-Marie Charron, spécialiste du journalisme et des médias en général. Il constate trois évolutions : la diminution de l'espace donné aux questions agricoles dans la presse généraliste, la disparition des rubriques agricoles dans un certain nombre de journaux et la diminution du nombre de journalistes spécialisés. Éric de La Chesnais, journaliste au *Figaro* et lui-même céréalier en Mayenne, constate également un désintérêt pour la question agricole dans les rédactions : « On a du mal à passer nos papiers¹⁰ ».

Notre étude s'intéressera à la représentation des agriculteurs dans la presse, c'est-à-dire aux personnages qui incarnent la profession dans les médias et au discours journalistique qui entoure cette représentation.

Cependant, parler de « représentation des agriculteurs » peut avoir un autre sens, celui de la représentation syndicale. En effet, il nous est apparu que la communication et la parole des agriculteurs dans les médias était largement le fait des représentants des syndicats et notamment de la FNSEA. De ce fait, le syndicat majoritaire s'est imposé aux yeux de l'opinion

⁸ Statistiques de l'Insee, <https://www.insee.fr/fr/statistiques/3676623?sommaire=3696937>

⁹ « Le paysan, un objet médiatique comme les autres ? », *Le secret des sources*, 03 mars 2012 sur France Culture

¹⁰ « Le paysan, un objet médiatique comme les autres ? », *Le secret des sources*, 03 mars 2012 sur France Culture

publique comme le principal défenseur des intérêts agricoles. Or, ces intérêts sont divers et parfois contradictoires et le modèle d'agriculture productiviste prôné par la FNSEA n'est pas partagé par tous les exploitants. Les principaux syndicats minoritaires se sont, par ailleurs, structurés en opposition à la FNSEA : la Confédération paysanne en 1987 et la Coordination rurale en 1992. Leurs stratégies de communication innovantes leur ont ensuite permis de se faire une place dans les pages des journaux et ainsi de proposer un contre-discours.

Ainsi, nous nous demanderons comment se construit la représentation des agriculteurs dans la presse quotidienne nationale ? Comment les journalistes négocient-ils avec l'influence de leur propre perception et celle des discours syndicaux pour produire de l'information ?

Pour répondre à cette problématique, nous avançons trois hypothèses. La première est qu'il existe une représentation stéréotypée des agriculteurs dans la presse quotidienne nationale. Ensuite, la représentation des agriculteurs dans la presse quotidienne nationale naît de l'interaction entre la communication syndicale et le travail journalistique. Enfin, les agriculteurs sont tour à tour présentés dans les articles comme des victimes ou des coupables.

Pour notre étude, nous nous appuierons sur un corpus composé des articles de la presse quotidienne nationale qui comportent le mot « agriculteur » dans *Le Monde*, *Le Figaro*, *L'Humanité*, *Libération*, *La Croix* et *Aujourd'hui en France*. Des titres pour lesquels, on peut supposer qu'il est plus difficile d'être connecté aux réalités des campagnes. A ce sujet, les journalistes de région font souvent le même constat : les journalistes parisiens arrivent avec des idées préconçues sur les campagnes et leurs reportages ne font que conforter des stéréotypes¹¹.

Nous nous concentrerons sur l'année 2019 qui a été riche en actualités liées au monde agricole : procès Monsanto, sécheresse, loi EGalim, arrêtés anti-pesticides, multiplication des d'intrusions et d'agressions commises par des militants écologistes ou antispécistes dans les fermes, succès du film *Au nom de la terre*...

Nous découperons notre argumentation en trois parties. Tout d'abord, nous étudierons en quoi l'image de l'agriculteur dans la presse répond à certaines représentations préconçues. Dans un deuxième temps, nous verrons que le discours et la place de l'agriculteur dans la presse est le fruit d'une double construction : syndicale et journalistique. Enfin, nous verrons en quoi les agriculteurs sont présentés tour à tour comme des victimes (du système, des intempéries, du

¹¹ Interview d'Hur Gorostiaga, journaliste au Journal du Pays basque, *Le journaliste*, n° 333-334, 2ème et 3ème trimestre 2019

dénigrement) et comme des coupables (de polluer les terres, de maltraiter les animaux, de nuire à leur voisinage) dans un schéma d'opposition entre agriculture biologique et agriculture conventionnelle.

Partie 1 : L’imaginaire collectif et l’écriture journalistique : une représentation stéréotypée des agriculteurs

Dans notre société de plus en plus urbaine, l’agriculture est souvent perçue comme un monde à part, hors du temps¹². Par conséquent, le métier d’agriculteur fait l’objet de représentations fantasmées qui nourrissent l’imaginaire collectif. Or, nous allons voir que les journalistes sont enclins à relever les éléments qui correspondent aux représentations communes de l’agriculteur chez les témoins qu’ils rencontrent.

I- Une construction « type » des sujets agricoles ?

Nous avons relevé des similarités dans la construction des articles qui traitent de l’agriculture en prenant pour exemple une exploitation agricole. Ce qui nous amène à nous interroger sur l’existence de « passages obligés » dans l’écriture de ces papiers. Le recours à une construction calibrée des articles sur l’agriculture est décrié par les journalistes spécialistes du sujet et les journalistes régionaux qui reprochent à leurs confrères d’avoir une vision parisienne de l’agriculture française. Nous nous questionnerons donc, dans un deuxième temps, sur ces critiques.

a) Une écriture jonchée de « passages obligés »

Les journalistes qui réalisent des reportages sur des exploitations agricoles n’échappent pas à certains « passages obligés » qui deviennent presque des clichés. Tout d’abord, ils établissent une sorte de « carte d’identité de l’exploitation » : Où est-elle située ? Combien de personnes y travaillent ? Depuis quand existe-t-elle ? Quelle taille fait-elle ? Qu’est-ce qu’on y produit ?

Ce paragraphe extrait d’un article de *La Croix*, illustre parfaitement ce type de description qui doit cocher toutes les cases : « Associé à sa mère proche de la retraite, François Rihouet a repris la ferme familiale en 2012 : 100 hectares de terres et un cheptel de 250 bovins, principalement de race normande, qui produit, bon an mal an, 600 000 litres de lait¹³. »

¹² Frédéric NICOLAS, « Une croisade morale inachevée », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 97-114.

¹³ Antoine D’ABBUNDO, « Une agriculture plus verte », *La Croix*, 18 mars 2019

Parfois, il est difficile de résumer l'activité de l'exploitant en quelques exemples de cultures et le style tombe dans l'énumération : « Olivier Chaloché surveille au quotidien sa douzaine de productions : luzerne, épeautre, blé, lentilles, maïs, pommes de terre, haricots verts, lentilles oignons¹⁴... »

En revanche, les exploitations ne sont pas souvent décrites et les journalistes intègrent peu de scènes d'ambiance dans leurs reportages, peut-être en raison de la taille limitée des articles dans la presse quotidienne.

Nous remarquons que les exploitations les plus décrites et mises en scène sont les élevages : les animaux se meuvent, font du bruit, sentent, ce qui donne des choses à raconter pour le journaliste qui peut ainsi rédiger des accroches immersives comme dans l'exemple qui suit :

« Les lourdes portes du hangar s'ouvrent, et les quelque soixante-dix veaux qui ont brouté dans les prairies cet après-midi se précipitent à l'intérieur, en meuglant à cœur joie. Chacun cherche sa mère. S'ensuit un long silence dès que la tétée a commencé dans ce bâtiment où de la paille est rajoutée tous les trois jours¹⁵. »

Il ne faut pas non plus oublier les contraintes techniques des journalistes. En effet, parmi les articles qui constituent notre corpus, un grand nombre ont pu être réalisés à distance. Par conséquent, intégrer des scènes et des éléments perçus dans son article permet au journaliste de montrer aux lecteurs qu'il s'est rendu sur place et ainsi d'être dans le registre du reportage. La description est une valeur ajoutée à l'article qui justifie le déplacement, une rédaction n'a pas d'intérêt à envoyer un journaliste à plusieurs centaines de kilomètres pour qu'il rapporte les mêmes informations que s'il avait travaillé par téléphone.

« Il est très exactement 13h44 ce mercredi 24 juillet quand la moissonneuse-batteuse maniée par la main experte de Luc Smessaert engloutit la dernière bande de blé de la parcelle exposée au soleil brûlant¹⁶. »

Cette accroche, extraite d'un article sur les conséquences de la canicule sur les cultures, témoigne de la volonté du journaliste de dire au lecteur « J'y étais ». Ici, le rédacteur ne se contente pas d'interroger le vice-président de la FNSEA, Luc Smessaert, il le met en scène dans son activité professionnelle. Ce procédé d'écriture permet d'intéresser le plus grand nombre à

¹⁴ Olivia DETROYAT, « Comment les agriculteurs convertis au bio se sont réapproprié leur métier », *Le Figaro*, 22 juin 2019

¹⁵ Odile PLICHON, « Des prés de l'Aveyron aux rayons de la grande distribution », *Aujourd'hui en France*, 1 juin 2019

¹⁶ Antoine D'ABBUNDO, « Dans l'Oise, une ferme sous la canicule », *La Croix*, 26 juillet 2019

une question agricole. Une volonté annoncée dans le titre de l'article : « Dans l'Oise, une ferme sous la canicule¹⁷ » qui fait comprendre au lecteur qu'il part en immersion dans cette ferme.

Les journalistes ajoutent principalement des éléments de description lorsque cela enrichit le propos de l'article ou pour créer de l'émotion. Ainsi, dans un papier du *Monde* traitant du suicide d'un agriculteur le lecteur peut lire : « Seule l'étable aux odeurs puissantes, peuplée de quarante-cinq vaches et veaux aux longs cils, donne une preuve de vie. Le bruit continu de sabots, de paille froissée, de mastication, de meuglements procure une forme de réconfort¹⁸ ». Ici, la journaliste retranscrit une atmosphère paisible, dans une tonalité très lyrique. Un registre que l'on retrouve dans de nombreux papiers, ce qui renforce l'impression que les fermes sont des mondes à part, hors du temps à l'écart des tumultes de la vie contemporaine. De plus, peu d'entre elles sont nommées. Ces lieux anonymes et isolés dans des « dédales de vallées à l'herbe jaunie¹⁹ », semblent alors imaginés, presque mythiques, car ils collent à ce que nous nous représentons mentalement lorsque nous imaginons une ferme. Elle en est une en particulier mais pourrait être n'importe quelle autre.

Dans les faits, l'anonymisation de ces fermes peut s'expliquer par le fait que toutes les exploitations n'ont pas de nom. Il peut aussi apparaître que les rédacteurs n'ont pas jugé utile et informatif de donner les noms des fermes sur lesquels ils écrivaient. Des exploitations qui, par ailleurs, sont souvent très précisément situées comme dans les exemples suivants : « Sur les terres de Cortrat, dans l'est du Loiret, à quelques kilomètres de Montargis, dans la région naturelle du Gâtinais²⁰ [...] » et « Située à 900 mètres d'altitude dans le sud de la Creuse, la ferme de Jouany Chatoux, basée à Pigerolles, développe depuis quelques mois une nouvelle activité²¹ ». Ces descriptions permettent au lecteur de se projeter, de s'identifier, d'imaginer les paysages...

À en croire certains détracteurs, les paysages décrits par les journalistes de la presse nationale sont souvent les mêmes. Et pour cause, en plus de véhiculer une représentation stéréotypée des agriculteurs, ils se contenteraient de choisir leurs témoins et leurs lieux de

¹⁷ Antoine D'ABBUNDO, « Dans l'Oise, une ferme sous la canicule », *La Croix*, 26 juillet 2019

¹⁸ Béatrice GURREY, « Morts aux champs », *Le Monde*, 2 février 2019

¹⁹ Marie POUSSEL, « On a regardé l'amour est dans le pré avec Lolo le fermier », *Aujourd'hui en France*, 28 août 2019

²⁰ Olivia DETROYAT, « Comment les agriculteurs convertis au bio se sont réapproprié leur métier », *Le Figaro*, 22 juin 2019

²¹ Charles DELOUCHE, « Chanvre : dans la Creuse, le « cochon vert » attendu comme le messie », *Libération*, 20 juin 2019

reportages en Ile-de-France et dans les régions alentour, livrant une vision biaisée et parisienne de l'agriculture française.

b) Une vision « parisienne » ?

« Où vont-ils [les journalistes] faire leurs sujets ? Dans la Beauce, en Picardie, chez les grands céréaliers²²... », dénonce ainsi le journaliste indépendant et réalisateur Edouard Bergeon qui déplore « une vision très parisienne de l'agriculture²³ » dans les médias nationaux. Une représentation tronquée de l'agriculture française donc, qu'il explique notamment par le manque de mobilité des journalistes basés à Paris et leur méconnaissance du monde agricole : « À France 2, sur trois cents cartes de presse, j'étais le seul fils d'agriculteur²⁴ », illustre-t-il.

Éric de La Chesnais, exploitant agricole et journaliste au *Figaro* fait le même constat et explique : « Si on se borne à l'Ile-de-France, effectivement l'agriculture va très bien²⁵ ». Il donne cependant une autre explication au décalage entre la réalité agricole et son traitement médiatique :

« Il y a eu un déplacement du centre de gravité. Tant que les médias avaient un public agricole important, ils traitaient des questions qui intéressaient les agriculteurs. Aujourd'hui, les grands médias généralistes s'adressent à un public généraliste pour lui expliquer des questions relatives au domaine de l'agriculture ».

En effet, si 50% des agriculteurs déclaraient lire quotidiennement la presse en 2008, seuls 5% d'entre eux lisaient la presse nationale²⁶. Ils privilégient la presse quotidienne régionale et la presse professionnelle, qui est, par ailleurs, largement détenue par la FNSEA, nous y reviendront dans la deuxième partie de ce mémoire.

Cependant, notre étude nous permet d'apporter des éléments objectifs pour confronter les avis exprimés ci-dessus. Nous observons notamment que les agriculteurs-témoins de notre corpus sont bien répartis sur le territoire. À partir d'un échantillon de 35 articles, nous avons dénombré seulement six articles ayant pour témoins des agriculteurs d'Ile-de-France, les autres

²² Il a notamment réalisé *Les fils de la terre* (2012) et *Au nom de la terre* (2017)

²³ « Le paysan, un objet médiatique comme les autres ? », *Le secret des sources*, 03 mars 2012 sur France Culture

²⁴ Ibidem

²⁵ Ibid.

²⁶ Aïcha BOURAD, « Des pages « éco » aux pages « société » », *Études rurales*, n°198, 2016, p.133-154.

sont bien répartis sur le territoire. Nous constatons donc qu'il y a un effort des journalistes de la presse nationale pour diversifier les lieux de reportages.

Cependant, un désintérêt global pour les questions agricoles se confirme. L'une des manifestations les plus visibles de ce désamour est la disparition des rubriques consacrées à l'agriculture dans la presse généraliste. En effet, la majorité des quotidiens, régionaux et nationaux, n'ont plus de rubrique « agriculture ». Chez Ouest-France, il y en a toujours une mais les sujets sont plus traités sous l'angle de la consommation que de la production²⁷.

Les papiers traitant d'agriculture sont alors intégrés à d'autres rubriques plus générales : économie, société, environnement... Et, cela peut influencer le lecteur. « Une même information peut être classée dans des rubriques différentes d'un journal à l'autre. [...] La mise en situation mentale du lecteur en sera toute différente selon qu'il s'attend à lire un même article classé dans la rubrique "planète" ou "économie"²⁸ », constate Jérémy Bette qui est l'auteur d'un mémoire sur l'image de l'agriculture dans la presse quotidienne belge francophone.

Si notre étude nous permet de contester la prépondérance d'une vision « parisienne » de l'agriculture dans la presse quotidienne nationale, nous observons qu'il existe bien une représentation stéréotypée des agriculteurs, liée à un imaginaire collectif très fort.

²⁷ Alexandre HOBEIKA, « Un journal syndical comme filiale commerciale », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 59-76.

²⁸ Jérémy BETTE, « L'image de l'agriculture dans la presse quotidienne belge francophone : les cas de La Libre Belgique, La Dernière Heure et L'Avenir Brabant Wallon », mémoire soutenu à l'Université Libre de Bruxelles en 2012, page 52.

II- Plus qu'un métier, une identité

L'agriculteur, nous l'avons dit, est une figure emblématique des campagnes. Vient avec lui un imaginaire très fort qui fait de ce personnage médiatique une personnification de la ruralité, occupant un rôle nourricier et de proximité avec la nature. Ces stéréotypes revendiqués ou subis par les agriculteurs nous les retrouvons dans la presse, avec en particulier celui du « bon » agriculteur : une représentation rassurante et familière. Les journalistes rappellent, par ailleurs, le caractère ancestral de ce métier, en n'omettant pas de souligner l'importance de la transmission familiale. Enfin, l'agriculture colle à la peau et, nous verrons, les personnages médiatiques qui ont une histoire personnelle en lien avec ce métier sont souvent renvoyés à leur passé terrien par les journalistes.

a) Le « bon » agriculteur

Les journalistes mettent en avant l'aspect « terroir » de leurs témoins, en recourant à certains clichés. L'agriculteur est, en premier lieu, rustique et simple. C'est un « grand gaillard à la voix posée²⁹ » qui « ferraille³⁰ » pour obtenir ce qu'il veut et vit « au rythme des journées de travail harassant aux champs³¹ ». Il est aussi authentique, ceux du Sud ont « l'accent chantant » et, enfin, il est « sincère » : il parle « avec ses tripes » et a « les yeux brillants », ou « a gardé son regard pétillant de l'enfance³² ».

Souvent, les journalistes emploient des diminutifs pour surnommer leurs témoins ou ne les nomment que par leur prénom. Ainsi, un journaliste *Libération* nous parle de « Jojo³³ », un paysan installé sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, sans nous donner son prénom et son nom. Son témoin étant en situation irrégulière, le journaliste a sûrement fait ce choix pour ne pas le compromettre, peut-être ne lui a-t-il même pas demandé son identité. Mais, paradoxalement, ce témoin apparaît plus loin à visage découvert, posant, accoudé à un arbre. Et, ce n'est pas le seul exemple d'emploi de surnoms. Si ce n'est pour protéger sa source, le

²⁹ Jonathan GRELIER, « Damien Dutreuilh, rescapé de la grippe aviaire », *La Croix*, 13 août 2019

³⁰ Guillaume FROUIN, « Notre-Dame-des-Landes : un an après, la bataille juridique a remplacé celle des barricades », *Libération*, 22 janvier 2019 et Patricia JOLLY, « Quatrième round de Paul François contre Monsanto », *Le Monde*, 8 février 2019

³¹ Marie POUSSEL, « On a regardé l'amour est dans le pré avec Lolo le fermier », *Aujourd'hui en France*, 28 août 2019

³² Ibidem

³³ Guillaume FROUIN, « Notre-Dame-des-Landes : un an après, la bataille juridique a remplacé celle des barricades », *Libération*, 22 janvier 2019

journaliste peut l'utiliser comme un ressort narratif. En effet, l'emploi d'un diminutif pour désigner un témoin permet au lecteur d'entrer en empathie avec lui. Comme lorsque le quotidien *Aujourd'hui en France* regarde *L'Amour est dans le pré* avec « Lolo le fermier³⁴ ». Cependant, l'emploi de surnom ne doit jamais apparaître comme une marque de condescendance.

La figure de l'agriculteur est aussi masculine, que ce soit dans l'imaginaire ou dans la presse. Très peu de femmes témoignent dans les journaux et la profession est encore considérée comme masculine, alors qu'en 2010, les agricultrices représentaient 27% des chefs d'exploitation³⁵. En effet, les études démontrent que les femmes agricultrices sont sous-représentées dans la presse et souvent présentées comme des femmes exceptionnelles, capables de mener de front une vie professionnelle éreintante et leurs obligations familiales, tout en restant féminines. Sur la représentation des femmes agricultrices et des femmes en général, les clichés ont aussi la vie dure. Or, dans la société française et dans la presse, la figure de l'agricultrice a longtemps été celle de la femme d'agriculteur et non celle de la cheffe d'exploitation. Car l'agriculture est une histoire de famille et les journalistes l'ont bien compris, mettant en avant l'importance de la transmission de la vocation et des biens au sein des familles d'agriculteurs.

b) L'importance de l'héritage familial

L'attachement au patrimoine familial est un point presque systématiquement souligné par les journalistes. Vient avec cela, l'idée que le métier d'agriculteur est une vocation. La transmission familiale des exploitations depuis plusieurs générations est décrite une « chaîne ancestrale³⁶ » qu'il ne faudrait surtout pas briser avec des pères qui « [cèdent] le flambeau³⁷ » à leurs fils qui reprennent « l'exploitation familiale³⁸ ».

Par ailleurs, nous retrouvons très souvent l'expression « fils et petit-fils d'agriculteur », renforçant l'idée d'une permanence de la transmission du patrimoine terrien en ligne masculine qui reste la norme dans le milieu agricole³⁹. « Ce métier déjà exercé par son arrière-grand-père,

³⁴ « On a regardé l'amour est dans le pré avec Lolo le fermier », *Aujourd'hui en France*, 28 août 2019

³⁵ Clémentine COMER, « Ne pas faire mauvais « genre » », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 77-96.

³⁶ Béatrice GURREY, « Macron face à la détresse des agriculteurs », *Le Monde*, 26 février 2019

³⁷ Odile PLICHON, « Des prés de l'Aveyron aux rayons de la grande distribution », *Aujourd'hui en France*, 1 juin 2019

³⁸ Ibidem

³⁹ Clémentine COMER, « Ne pas faire mauvais « genre » », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 77-96.

son grand-père puis son père, s'est imposé à lui comme une vocation dès l'enfance : «Ce n'était pas rationnel, c'était dans ma tête⁴⁰» », explique un céréalier aux *Echos*.

De plus, des articles sont consacrés à cette tradition agricole. *Le Monde* publie, par exemple, un article sur « Le retour à la terre des enfants d'agriculteurs⁴¹ » : « Reprendre ou ne pas reprendre l'activité familiale, la question taraude presque tous les enfants d'agriculteurs⁴² », explique le journaliste. Cela va de pair avec le motif récurrent d'une jeune génération d'agriculteurs, décidée à porter de nouvelles valeurs. « Ils ont voyagé, vécu à l'étranger, en ville, puis sont revenus dans le monde agricole, avec des idées et un regard neuf sur l'activité familiale⁴³ », poursuit le journaliste du *Monde*.

En effet, les jeunes agriculteurs sont de plus en plus diplômés.

« En 2010, 17 % des chefs d'exploitation ou co-exploitants avaient un diplôme d'études supérieures. Ils n'étaient que 11 % en 2000. Durant la même période, le nombre de titulaires d'un diplôme de niveau Bac (hors diplômés d'étude supérieure), est passé de 16 % à 21 %. Les jeunes actifs agricoles sont également mieux formés que leurs aînés. 73 % de la classe d'âge des moins de 40 ans sont au minimum titulaire du baccalauréat⁴⁴. »

Si la transmission filiale reste la norme dans les familles agricoles, dans les faits, les vocations viennent aussi des milieux non-agricoles. En 2018, sur les 14 000 créations d'exploitations, la moitié n'était pas dans un cadre familial⁴⁵. Si de nouveaux agriculteurs intègrent la profession, d'autres la quittent. Pourtant, pour ces derniers, leur identité agricole semble continuer de leur coller à la peau dans les représentations médiatiques.

c) Un métier qui colle à la peau

Dans les portraits de personnalités, les journalistes soulignent souvent qu'ils sont issus d'une famille d'agriculteurs pour signaler leur ascension sociale ou leurs racines rurales, en fonction de ce qui correspond le mieux à la personne dont ils font le portrait. Parfois, le lien est difficile à établir. Est-ce parce que citer la profession des parents ou grands-parents est

⁴⁰ Sylvie JOLIVET, « Pascal Viguier, sur les terres de Limagrain », *Les Echos*, 31 janvier 2019

⁴¹ Marine MILLER, « Le "retour à la terre" des enfants d'agriculteurs », *Le Monde*, 6 février 2019

⁴² Ibidem

⁴³ Marine MILLER, « Le "retour à la terre" des enfants d'agriculteurs », *Le Monde*, 6 février 2019

⁴⁴ HERVIEU Bertrand, PURSEIGLE François, « Chapitre 4 - Les agriculteurs dans la société française : des mondes éclatés », dans : *Sociologie des mondes agricoles*, (dirs.) HERVIEU Bertrand, PURSEIGLE François, Paris, Armand Colin, 2013, p. 137-188.

⁴⁵ « Après l'agriculture », *Le Monde en face*, émission diffusée le 7 mai 2019 sur France 5

incontournable dans un portrait ou parce qu'être issu du milieu agricole est forcément signifiant ou atypique ? Parfois, il n'y a pas de rapport entre le sujet de l'article et la mention du fait que la personne est issue du milieu agricole. Par exemple, dans un article du quotidien *Le Monde*, consacré à la découverte de l'épave du sous-marin La Minerve en juillet 2019⁴⁶, le journaliste précise dans un court portrait du responsable des machines qu'il était fils d'agriculteur, sans lien avec le reste du propos. Cette précision a cependant une utilité journalistique, elle rend le personnage plus humain, plus concret pour le lecteur. Pourtant, il est peu probable que si le responsable des machines était fils d'employé de mairie, le journaliste l'ait précisé. Il apparaît donc que l'imaginaire autour du métier d'agriculteur est très nourri. Pour l'opinion publique, être agriculteur veut dire quelque chose. Ainsi, l'agriculteur est une figure forte de la société avec des idées et des images qui lui sont associés dans l'imaginaire collectif.

De même, Christian Jacob, le président du parti Les Républicains, élu au mois d'octobre, est presque systématiquement renvoyé à sa profession d'agriculteur. En effet, son métier fait partie intégrante de son identité politique puisqu'il est entré en politique par le militantisme agricole. Après son élection à la tête des Républicains, en octobre 2019, *Le Figaro* souligne « son côté authentique et terrien (ex-agriculteur⁴⁷) ». Jean-Baptiste Moreau, éleveur de vaches limousines et député La République En Marche de la Creuse, est lui aussi souvent cité comme agriculteur. Dans les faits, cela est logique puisqu'il travaille particulièrement sur les questions de politique agricole.

À travers ces deux exemples d'agriculteurs devenus hommes politiques, nous remarquons que leur profession fait partie intégrante de leur ADN politique, ce que ne manque pas de souligner la presse contrairement à d'autres professions auxquelles le public associe un imaginaire moins fort. Mais, ce qui suscite l'intérêt journalistique pour ces personnalités politiques, c'est aussi une forme d'originalité. En effet, ils n'ont pas les mêmes origines sociales et pas la même formation que la plupart des élus, formés à l'École nationale d'administration (ENA) ou d'autres grandes écoles.

En conclusion de cette première partie, nous avons vu qu'être agriculteur fait partie intégrante de l'identité des individus. Une réalité à la fois ressentie par les exploitants agricoles et perçue par la presse et la population non-agricole. L'agriculteur semble indissociable de son métier et par là des représentations qui lui sont associées dans l'imaginaire collectif et l'image

⁴⁶ Nathalie GUIBERT, « La Minerve, cimetière au fond des mers », *Le Monde*, 4 juillet 2019

⁴⁷ Service politique, « Les sympathisants de droite satisfaits par l'élection du nouveau président de LR », *Le Figaro*, 18 octobre 2019

du « bon agriculteur », relayée par la presse, colle à ces représentations. Pourtant, s'il existe réellement un « bon agriculteur » aux yeux de la société, cela sous-entend qu'il y a un « mauvais agriculteur », une figure repoussoir. Et, si le premier s'exprime dans les médias généralistes, la voix de l'autre est inaudible pour la société. Mais quel serait cet autre ? Un agriculteur qui n'est pas prêt à se conformer aux nouvelles attentes de la société, à adopter un modèle d'agriculture raisonnée, à réduire ses émissions de pesticides ou qui transitionnerait vers l'agriculture biologique non pas par conviction mais pour des raisons économiques. Ces voix existent, pourtant elles n'ont pas d'écho dans les journaux généralistes, convaincus de la nécessité d'un nouveau modèle agricole, plus respectueux de l'environnement. Un avis partagé aujourd'hui par une très large part de la population française. Il semble qu'il y ait donc des agriculteurs plus médiatisables que d'autres : ceux qui correspondent aux représentations, aux attentes, aux convictions de la société.

Partie 2 : Une double construction (journalistique et syndicale) de la représentation de l'agriculteur

La représentation médiatique des agriculteurs n'est pas que le fait du travail des journalistes, elle est aussi le fruit de la communication syndicale qui organise des événements, attire l'attention des médias sur certaines problématiques et s'exprime sur l'actualité de la profession. Il ne faut pas sous-estimer la part active des agriculteurs et de leurs représentants dans la construction de leur représentation médiatique. Ils ont saisi l'importance de maîtriser leur communication, ce qui se traduit par la création de nombreuses associations professionnelles en marge des syndicats dont l'objectif est de contribuer à une meilleure représentation médiatique. Dans un premier temps, nous verrons donc quel est le poids des syndicats et des associations d'agriculteurs dans la construction de la représentation médiatique des agriculteurs. Nous verrons ensuite, quels sont les visages et les voix des agriculteurs dans la presse quotidienne nationale et comment cette incarnation diffère en fonction des journaux.

I- Le poids des syndicats

Le syndicalisme agricole est très influent. Fort de sa représentativité – la moitié des exploitants agricoles sont syndiqués – il pèse dans la balance des institutions où ses élus siègent. Les syndicats ont leurs propres outils médiatiques pour communiquer directement à destination de leurs adhérents et du public : sites Internet, journaux internes, réseaux sociaux. Une stratégie communicationnelle motivée par la concurrence syndicale, laquelle s'exerce aussi au sein des médias journalistiques. Or, le syndicat majoritaire, la FNSEA jouit d'un quasi-monopole sur les mandats électifs et sur la presse professionnelle. Et, dans la presse généraliste, elle prend également beaucoup de place au dépend des discours contradictoires. En conséquence, ses membres incarnent « le rôle de représentant des intérêts agricoles vis-à-vis du grand public⁴⁸ ». Mais, face à la présence médiatique écrasante de la FNSEA, les syndicats minoritaires et des associations d'agriculteur tentent de se faire entendre.

a) Une surreprésentation du syndicat majoritaire

⁴⁸ Ivan CHUPIN et Pierre MAYANCE, « L'agriculture en représentation(s) : luttes médiatiques, luttes syndicales », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 9-23.

Force est de constater que le discours syndical agricole est relayé par les médias et notamment celui de la FNSEA qui développe un discours corporatiste en mettant en avant une communauté d'intérêts alors même que le monde agricole est traversé par de multiples clivages⁴⁹. De plus, le syndicat majoritaire aux élections professionnelles détient un quasi-monopole sur les mandats de représentation des exploitants agricoles auprès des institutions publiques et un réseau politique très important. Avec les JA, son allié syndical, elle contrôle la quasi-totalité des Chambres d'agriculture. En effet, elle est toujours majoritaire aux élections professionnelles, un principe démocratique qui a ses travers puisque cela lui permet de gérer les relations presse. Or, les Chambres d'agriculture sont des relais d'informations et des contacts essentiels pour les journalistes. D'autant plus pour ceux qui ne sont pas spécialistes ou éloignés géographiquement du terrain. Ainsi, le quasi-monopole de la FNSEA dans la représentation institutionnelle des agriculteurs a une incidence sur le travail journalistique.

Le syndicat est très attaché à conserver une cohésion interne. Difficile donc, pour les voix dissonantes, de se faire entendre au sein du syndicat majoritaire qui capte l'attention médiatique notamment en organisant des manifestations spectaculaires. Cette stratégie médiatique a été conceptualisée par le sociologue Patrick Champagne qui parle de « manifestations de papier⁵⁰ » : des luttes symboliques visant à bénéficier d'une couverture médiatique favorable et à « agir sur les journalistes afin d'occuper l'espace médiatique dans le but de déclencher les prises de position des différents agents qui cherchent à peser sur l'opinion publique et par là sur le pouvoir⁵¹ ».

L'influence de la communication de la FNSEA dans le traitement journalistique des questions agricoles se retrouve dans le nombre très important d'articles traitant les agriculteurs en victimes (du système économique, des intempéries, des critiques). En effet, la stratégie du syndicat a souvent été d'adopter une posture de victimisation.

La présence du syndicat dans la presse généraliste se matérialise également par la voix de ses représentants. Cela s'explique par le fait que la parole d'un délégué syndical a du crédit auprès des journalistes et des lecteurs : il est un professionnel, connaît bien le terrain et à une vue d'ensemble grâce à un réseau d'adhérents. En conséquence, il s'exprime parfois sur des

⁴⁹ Ivan BRUNEAU, « L'érosion d'un pouvoir de représentation. L'espace des expressions agricoles en France depuis les années 1960 », *Politix*, 2013/3 (N° 103), p. 9-29.

⁵⁰ Patrick CHAMPAGNE, « La manifestation. La production de l'événement politique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1984

⁵¹ Patrick CHAMPAGNE, « La manifestation. La production de l'événement politique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1984

domaines dont il n'est pas spécialiste. Par exemple, un viticulteur du Gard explique la situation des éleveurs et des céréaliers face à la sécheresse⁵² dans un article du *Figaro*. Des cas qu'il connaît grâce à son statut de secrétaire général de la chambre d'agriculture du Gard et de président de la FDSEA du Gard.

Ivan Chupin et Pierre Mayance situent la rupture entre les journalistes et le syndicat majoritaire aux années 80, au moment où la presse généraliste s'empare des questions écologiques et critique le modèle agricole défendu par la FNSEA⁵³. Malgré tout, le syndicat majoritaire a toujours des relais dans la presse quotidienne régionale, tiraillés entre être un soutien potentiel en raison de la proximité territoriale et l'accroissement des préoccupations écologistes, et peut s'appuyer sur la presse professionnelle, puisqu'il en détient 60% des titres, dont les plus importants via le groupe Réussir et une autre société qui a racheté en 2011, l'hebdomadaire *La France agricole* et l'agence Agra Presse⁵⁴. Même si ces journaux jouissent d'une relative liberté rédactionnelle avec des journalistes aux sensibilités diverses et un pluralisme s'y exprime, ils contribuent à promouvoir la vision de la FNSEA sur le modèle agricole.

Nous l'avons dit, la FNSEA a un discours très unitaire et cette « unification symbolique du groupe professionnel » fait la force de la communication des agriculteurs auprès des institutions et du grand public. En effet, cela donne l'illusion d'une communauté des intérêts et donc que les agriculteurs s'expriment d'une seule voix. Or, cela gêne l'émergence d'opinions contradictoires, car les intérêts agricoles sont multiples et parfois contradictoires. C'est d'ailleurs en opposition avec la ligne de la FNSEA que s'est construite la ligne ses deux principaux concurrents : la Confédération paysanne et la Coordination rurale, respectivement plus à gauche et plus à droite que la FNSEA.

b) Déconstruire le discours syndical

Pour comprendre le poids des syndicats dans la représentation agricole, il faut expliquer qu'ils sont des relais très importants pour les journalistes, tout d'abord parce que leur parole est

⁵² Guillaume MOLLARET, « Nous piochons depuis juin dans les réserves de fourrage hivernales », *Le Figaro*, 23 juillet 2019

⁵³ Ivan CHUPIN et Pierre MAYANCE, « L'agriculture en représentation(s) : luttes médiatiques, luttes syndicales », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 9-23.

⁵⁴ Ivan CHUPIN, Pierre MAYANCE, « Faire corps avec les agriculteurs. La presse professionnelle agricole : un enjeu syndical pour la FNSEA », *Politix*, 2013/3 (N° 103), p. 77-97.

légitime car issue d'élection professionnelle, ensuite parce qu'ils peuvent mettre en relation journaliste et agriculteur-témoin. De plus, ils connaissent les attentes et les contraintes journalistiques, ce qui leur permet d'adapter leur communication en conséquence. Ainsi, les syndicats sont bien des acteurs de la représentation médiatique des agriculteurs.

Le journaliste peut ainsi se retrouver dépendant des syndicats pour trouver des interlocuteurs ou obtenir des informations. Il doit sans cesse déconstruire les discours et se départir de la communication syndicale. « Un journaliste qui travaille sur ces questions doit aller au-delà de ces grandes structures et voir toutes les nuances qui peuvent exister⁵⁵ », résume Hervé Plagnol, le rédacteur en chef d'AGRA Presse.

Il peut, par exemple, dans un souci d'équilibre, solliciter tour à tour l'avis des représentants des différents syndicats pour un même sujet. C'est important dans le cas de sujets sensibles comme celui de l'incendie de l'usine Lubrizol de Rouen qui a endommagé des cultures et pollué des terres agricoles en septembre 2019⁵⁶.

Dans le cas où les agriculteurs subissent une épreuve climatique ou une autre difficulté collective, les syndicalistes jouent le rôle de relai entre le terrain et la presse. Ils sont des interlocuteurs privilégiés pour les journalistes. En témoigne cette phrase extraite d'un article de *Libération* sur les conséquences de l'incendie de l'usine Lubrizol : « À entendre ces syndicalistes, les remontées du terrain sont inquiétantes⁵⁷ ». Par ailleurs, il est intéressant d'observer que les trois syndicalistes interrogés par les journalistes appartiennent aux Jeunes agriculteurs, à la FNSEA et à la Coordination rurale, soit les syndicats dont on peut penser qu'ils sont les plus éloignés de la ligne du journal, car les deux premiers défendent une agriculture conventionnelle et productiviste et le troisième se positionne très à droite de l'échiquier politique.

Enfin, nous pouvons nous interroger sur l'utilité de préciser dans un article si un interlocuteur est syndiqué ou non étant donné le fort taux de syndicalisation des agriculteurs : autour de 50%, alors que chez les employés cela tourne autour des 8 à 9 %. De plus, ce taux de syndicalisation s'explique évidemment par la volonté de voir leurs intérêts défendus politiquement mais aussi par le poids des syndicats dans la vie quotidienne des agriculteurs via

⁵⁵ « Le paysan, un objet médiatique comme les autres ? », *Le secret des sources*, émission diffusée le 03 mars 2012 sur France Culture

⁵⁶ Ariane CHEMIN et Gilles TRIOLIER, « Rouen : « Une fumée bio, ça n'existe pas », *Le Monde*, 30 septembre 2019

⁵⁷ Sylvain MOUILLARD et Anaïs MORAN, « Rouen : « L'herbe de mon champ était noire », *Libération*, 28 septembre 2019

les coopératives et la SAFER (Sociétés d'aménagement foncier et d'établissement rural) notamment. Pourtant, indiquer si un témoin fait partie d'un syndicat peut être important pour le situer voir comment il se positionne. C'est une clé de compréhension lorsque les positions du syndicat dont il fait partie sont connues sur le sujet traité dans l'article.

Ainsi, le travail journalistique doit se défaire des influences syndicales. « Les sources sont multiples, il faut aller au contact, là où la vie se passe⁵⁸ », précise ainsi Éric de La Chesnais. Les agriculteurs eux-mêmes cherchent à se départir de la communication syndicale en créant, nous allons le voir, des associations.

c) Le contre-discours des associations d'agriculteurs

En contre-point du discours syndical dominant, d'autres voix se font entendre. Ces dernières années et notamment en utilisant les réseaux sociaux, les agriculteurs ont cherché à reprendre en main leur communication médiatique, auparavant monopolisée par les acteurs traditionnels que sont les syndicats. Ils ont développé d'autres stratégies de communication en rupture avec celles des syndicats et notamment de la FNSEA.

Dans *Libération*, le clivage s'exprime clairement entre les agriculteurs syndiqués et d'autres en « guerre avec la FNSEA (le puissant syndicat d'agriculteurs)⁵⁹ ». Dans *L'Humanité*, Olivier Morin interroge des éleveurs laitiers, membres de l'Apli (Association des producteurs laitiers indépendants) qui dénoncent « l'immobilisme du syndicat majoritaire⁶⁰ ». Cette association, créée en 2008, pendant la crise du lait, par un groupe d'agriculteurs de l'Aveyron « en rupture avec les organisations professionnelles agricoles⁶¹ » s'est rapidement déployée sur tout le territoire national. L'Apli se positionne, alors, contre le discours unitaire défendu par la FNSEA. Une opposition qui s'illustre, par exemple, par une nouvelle forme d'action, moins violente, à destination des médias mais aussi de la population non agricole. Elle met, par ailleurs, en avant son statut d'association, indépendante des clivages syndicaux.

Depuis 2014 et face aux critiques de plus en plus nombreuses de la part de l'opinion publique, d'autres acteurs se sont mobilisés pour représenter les agriculteurs dans les médias :

⁵⁸ « Le paysan, un objet médiatique comme les autres ? », *Le secret des sources*, émission diffusée le 03 mars 2012 sur France Culture

⁵⁹ Guillaume FROUIN, « Notre-Dame-des-Landes : un an après, la bataille juridique a remplacé celle des barricades », *Libération*, 22 janvier 2019

⁶⁰ Olivier MORIN, « Dans les campagnes, le grand licenciement », *L'Humanité*, 8 février 2019

⁶¹ Matthieu REPLINGER, « « Tous producteurs de lait » », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 115-132

les membres d'AgriDeMain. Cette association a été créée dans le but de communiquer positivement sur le métier et les pratiques des agriculteurs. Elle se positionne en rupture avec la stratégie médiatique de la FNSEA qui adopte « posture de victimisation⁶² », que les membres de l'association jugent « peu productive ». Au contraire, elle prône le dialogue plutôt que de répondre à ses accusateurs par d'autres accusations. Mais, si la ligne de l'association démontre une volonté de rupture avec le discours syndical, elle est aussi la manifestation d'une défiance envers le travail des journalistes.

En effet, les agriculteurs d'AgriDeMain cherchent à se construire un espace de communication « sans intermédiaire » à destination de l'opinion publique via les réseaux sociaux et des actions de sensibilisation. « Les campagnes ne veulent plus qu'on parle à leur place⁶³ », écrit une journaliste du Monde. Ce qui conforte l'idée que les agriculteurs ont le sentiment d'être mal représentés dans les médias. Les agriculteurs prennent en main leur communication en indépendance des syndicats et des médias traditionnels d'information. Nous pouvons ici parler d'une forme d'*empowerment*⁶⁴ des agriculteurs, en termes de prise de conscience, de processus d'émancipation visant en partie à « dépasser les représentations victimisantes⁶⁵ », tout en utilisant ce concept avec beaucoup de prudence étant donné son histoire. Le recours à une communication directe apparaît ici comme un double affranchissement : du carcan syndical et du filtre journalistique.

Nous avons vu ici les différents acteurs qui affirment dans les médias leur légitimité à parler au nom de la communauté agricole, nous allons maintenant voir comment la figure de l'agriculteur s'incarne dans la presse, quels en sont les voix et les visages.

⁶² Olivia DETROYAT, « La lutte des paysans pour reconquérir le cœur des Français », *Le Figaro*, 18 novembre 2019

⁶³ Ibidem

⁶⁴ Marie-Hélène BACQUE, Carole BIEWENER, « L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ? », *Idées économiques et sociales*, 2013/3 (N° 173), p. 25-32.

⁶⁵ Ibidem

II- Les voix et les visages de l'agriculture

La représentation des agriculteurs dans la presse résulte d'incarnations successives. Autant de visages qui contribuent à forger une image médiatique de cette profession-identité. Et, nous allons le voir, certains stéréotypes se retrouvent dans les portraits photographiques. Nous verrons ensuite que dans des articles techniques, donner la parole à des témoins permet au journaliste d'incarner son sujet face à la parole des experts. Enfin, nous verrons que chaque journal peut avoir sa manière de représenter les agriculteurs en fonction de ses sensibilités.

a) L'agriculteur incarné, le portrait journalistique

Le mot « portrait », dans les usages journalistiques, a un double sens. Il peut désigner le genre journalistique du portrait qui est un « récit de vie » ou, au sens commun du terme, être une photographie accompagnant un article et représentant une personne. De plus, les travaux d'Adeline Wrona ont montré qu'il existe un lien entre le portrait écrit et portrait peint : « Tout portrait est l'histoire d'une relation – celle du peintre et de son modèle, comme celle que le modèle projette avec qui le regarde⁶⁶ ».

Or, nous l'avons largement développé, l'agriculteur en tant qu'individu médiatisé incarne, au-delà de sa propre existence, une identité agricole. Cela rejoint ce qu'écrit Adeline Wrona à propos du portrait : il est un « processus qui arrache l'individu à son existence singulière pour l'accueillir dans une représentation collective⁶⁷ ». C'est pourquoi nous allons proposer l'analyse de plusieurs portraits photographiques d'agriculteurs accompagnant des portraits de presse. Ils en sont des éléments essentiels car ils créent la rencontre visuelle entre le lecteur et la personne dont ils s'apprêtent à lire le récit de vie.

Nous observons que les portraits photographiques d'agriculteurs dans la presse sont majoritairement mis en scène de la même manière : l'agriculteur est photographié de face, en mouvement (travaillant ou marchant) sur son lieu de travail avec des éléments facilement identifiables pour les lecteurs et familiers : l'étable, le tracteur, les champs, les animaux...

⁶⁶ Adeline WRONA, « Présentation », In: *Communication et langages*, n°152, 2007, « Usages médiatiques du portrait », p. 35-40.

⁶⁷ Ibidem

Ainsi, la photographie agit comme un élément d'information indépendant du texte : d'un coup d'œil, le lecteur est informé du genre de l'article (un portrait), de son sujet (l'agriculture) et de l'activité du témoin (éleveur ou cultivateur). Mais, la photographie est aussi incitative. En effet, nous l'avons dit, le portrait photographique crée une rencontre fictive entre le lecteur et le témoin représenté, ce qui a pour effet de créer de l'empathie et donc d'inciter le lecteur à lire l'article journalistique. C'est pourquoi l'exploitant est au premier plan. Lorsqu'un photographe réalise un portrait, il met en avant l'humain avant son exploitation qui devient un décor, comme le sont les descriptions dans le texte.

Enfin, le photographe s'adapte au sujet de l'article, au vécu de l'agriculteur dont il sera question dans le portrait. Nous avons observé des similitudes entre deux photographies de Paul François parues le même jour dans la presse. Ce céréalier charentais avait été intoxiqué après avoir utilisé un produit phytosanitaire et a poursuivi Monsanto en justice. La première photographie a été réalisée par un journaliste de l'AFP et utilisée dans un article du *Figaro* : « Monsanto : le céréalier Paul François entre dans un nouveau round judiciaire⁶⁸ ». La seconde a été réalisée par une photographe indépendante et utilisée par *La Croix* dans : « Paul François, agriculteur charentais, face à Monsanto⁶⁹ ».

Il est intéressant d'observer que les compositions des deux photos sont similaires : l'agriculteur est photographié de profil, dans un chemin longeant les champs, rappel de son activité professionnelle. Loin de l'image combative que l'opinion publique a de lui devant les tribunaux dans les articles relatant son procès contre Monsanto où les photographies sont prises de face, montrant sa détermination. Au contraire dans les deux photographies ci-dessus, le lecteur rencontre l'homme chez lui, blessé et songeur. Paul François ne regarde pas frontalement le lecteur ce qui peut amener ce dernier à des considérations plus intimes.

Ainsi, la photographie de presse est un indicateur fort de la représentation des agriculteurs dans la presse, montrant souvent leur force et leur détermination, parfois leur fragilité et leur douleur. Quelquefois, la douleur semble impossible à représenter. En témoignent les illustrations qui accompagnent la plupart des articles traitant du suicide des agriculteurs. Il n'y a pas de photographies de leurs exploitations ou de leurs proches, seulement des dessins de presse. L'article « Morts aux champs⁷⁰ » du journal *Le Monde*, traitant de cette

⁶⁸ Zoé BOIRON, « Monsanto : le céréalier Paul François entre dans un nouveau round judiciaire », *Le Figaro*, 6 février 2019

⁶⁹ Marie BOETON, « Paul François, agriculteur charentais, face à Monsanto », *La Croix*, 6 février 2019

⁷⁰ Béatrice GURREY, « Morts aux champs », *Le Monde*, 2 février 2019

« hécatombe silencieuse » est illustré simplement par le dessin de deux bottes suspendues dans le ciel, les pieds d'un pendu. Dans l'article, il y a beaucoup de témoignages et de descriptions d'exploitations mais pas de photos. Alors, que la journaliste s'étend sur l'invisibilisation de ces drames dans son article, elle choisit de ne pas les représenter. Par pudeur, elle ne montre pas les bâtiments à l'abandon et les familles dévastées qu'elle écrit dans son texte.

b) La place de l'expert

Pour traiter de sujets complexes, scientifiques ou techniques, les journalistes font régulièrement appel à des spécialistes, sollicités pour amener une expertise, un regard objectif et éclairé sur les choses⁷¹.

Pour analyser la place de l'expert dans les articles qui abordent des sujets agricoles techniques ou économiques, nous nous appuyerons sur une étude de cas. L'article en question parle des discussions des députés européens sur la forme que prendra la PAC (politique agricole commune) de l'Union européenne après 2020. Il s'intitule « Une agriculture plus verte⁷² » et est paru dans *La Croix* le 18 mars 2019. Le journaliste Antoine D'Abbundo introduit le sujet par le portrait d'un éleveur bovin qui explique l'importance des aides de la PAC « pour vivre de [son] travail ».

Le portrait de cet agriculteur sert d'illustration au journaliste, cela lui permet de rendre plus concret son sujet pour les lecteurs : de l'incarner. « Le cas de François Rihouet est emblématique », explique-t-il pour élargir le sujet à la situation globale des agriculteurs français : « en moyenne, chaque agriculteur français perçoit 20 000 euros par an au titre de la PAC. »

Ainsi, il n'a pas cherché une situation atypique qui aurait pu embrouiller les lecteurs, mais le cas d'un agriculteur qui reflète bien la réalité de l'ensemble des exploitants agricoles, ce qui lui permet de faire rentrer de façon simple, car illustrative, les lecteurs dans un sujet compliqué et technique : celui de la politique agricole de l'Union européenne. Grâce à cela, le lecteur a retenu l'information la plus importante : les agriculteurs sont largement dépendants des aides européennes pour poursuivre leur activité car la vente de leur production ne leur suffit pas pour

⁷¹ Bochra NEMRI, « De la légitimation à la mise à distance : les journalistes face aux experts dans les débats télévisés relatifs au terrorisme islamique », *Études de communication*, 44, 2015, p. 131-150.

⁷² Antoine D'ABBUNDO, « Une agriculture plus verte », *La Croix*, 18 mars 2019

vivre. Mettre de l'humain dans un sujet technique permet ainsi de jouer à la fois sur de la pédagogie mais aussi sur de l'affect et ainsi de faire un sujet plus attractif pour les lecteurs que s'il n'était question que de règles, de quotas et de chiffres.

En deuxième lieu, Antoine D'Abbundo fait appel à un « expert ». Dans le langage journalistique, ce terme désigne tout spécialiste d'un sujet dont le rôle médiatique est d'apporter un regard objectif sur la question traitée dans l'article. Il est la caution scientifique sur laquelle peut se reposer, en théorie, le journaliste, tout en le faisant exister dans l'article, à travers des citations.

Ici, un agroéconomiste met en perspective les informations données grâce à l'exemple de l'éleveur, en les replaçant dans l'histoire de la PAC, en les mettant en contexte. Il décrypte, analyse, résume une situation complexe.

Dans un troisième temps, le journaliste donne la parole à un haut fonctionnaire européen puis à Jean Bizet, le président de la commission des affaires européennes au Sénat qui apportent un éclairage sur l'organisation de la PAC, ses objectifs politiques et les changements prévus. Le sénateur de la Manche, tout comme l'éleveur interrogé en première partie de l'article est installé dans le même département, à Périers. Une cohérence que n'a pourtant pas souligné le journaliste.

Enfin, l'article se conclut sur une dernière intervention de François Rihouet, l'éleveur du Cotentin. La boucle est bouclée comme pour ne pas oublier que les destins individuels de chaque agriculteur sont dépendants des décisions qui vont être prises.

En résumé, le rôle de l'agriculteur « lambda » en tant que témoin permet au journaliste d'incarner son sujet en l'illustrant par un exemple concret. De plus, si l'expert est la caution scientifique de son article, la présence d'un témoin directement concerné est une caution qui peut être aussi importante aux yeux des lecteurs et des autres professionnels concernés. C'est pourquoi donner la parole aux témoins peut être essentiel. Ici, cela permet au journaliste d'établir un constat à l'échelle des exploitants de la réalité quotidienne de l'application de la PAC.

c) A chaque journal son agriculteur

Chaque quotidien a sa façon de traiter les sujets agricoles. *L'Humanité* a par exemple beaucoup couvert l'histoire de Cédric Herrou, cet agriculteur et militant anarchiste qui aidait des migrants à passer la frontière franco-italienne. Certaines rédactions ont des journalistes spécialisés comme Éric de La Chesnais au *Figaro* qui est lui-même exploitant en Mayenne et qui se permet de ne pas être neutre, en parlant par exemple d'un « beau métier ». Ainsi, les agriculteurs-témoins sont souvent à l'image des opinions ou du lectorat du journal. Dans les années 1980, Eliseo Veron a conceptualisé la relation implicite qui lie le journal et ses lecteurs et l'existence d'un contrat de lecture. Ainsi, « le succès d'un support de la presse écrite se mesure à sa capacité de proposer un contrat qui s'articule correctement aux attentes, aux motivations, aux intérêts, aux contenus de l'imaginaire de la cible visée⁷³ [...] »

La politologue Aïcha Bourad a démontré, par exemple, que l'émergence de José Bové comme une figure médiatique de premier plan s'explique en partie par sa proximité culturelle et sociale (cosmopolite, issu d'un milieu social aisé) avec les journalistes de la presse nationale⁷⁴.

Ce même schéma se retrouve dans l'article du journal *Le Monde* consacré au « retour à la terre des enfants d'agriculteurs⁷⁵ ». Les trois témoins ont fait des études supérieures et sont des globetrotteurs. Ils sont à l'image du lectorat du journal majoritairement « CSP+ » pour reprendre une expression économique désignant les catégories socioprofessionnelles les plus favorisées en France.

Les Echos mettent en avant les évolutions économiques du secteur. Le journal s'intéresse notamment aux « success stories » des agriculteurs-entrepreneurs et n'utilise jamais le terme « paysan » pour les désigner. Un portrait est, par exemple, consacré à Fabrice Hégron, un producteur laitier à l'origine d'« un projet qui veut faire pivoter le marché du lait vers un modèle intégré et responsable⁷⁶ ». La journaliste valorise l'âme entrepreneuriale de l'agriculteur : « Sous sa fêrule, une cinquantaine d'éleveurs et d'éleveuses ont pris en main leur avenir. Et sont en train de passer, eux aussi, d'un statut d'agriculteur à celui d'agri-entrepreneur⁷⁷ ».

⁷³ Eliseo VERON, « L'analyse du contrat de lecture : une nouvelle méthode pour les études de positionnement des supports presse », in *Médias : expériences, recherches actuelles, applications*, Paris, Irep, 1985.

⁷⁴ Aïcha BOURAD, « Des pages « éco » aux pages « société » », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 133-154.

⁷⁵ Marine MILLER, « Le “retour à la terre” des enfants d'agriculteurs », *Le Monde*, 6 février 2019

⁷⁶ Valérie LANDRIEU, « Fabrice Hégron, en direct des éleveurs », *Les Echos*, 23 janvier 2019

⁷⁷ Ibidem

Pour les citations, les journalistes retiennent les plus fortes, celles susceptibles de marquer le lecteur. Faire parler les témoins, c'est créer une rencontre avec les lecteurs. Ainsi, le journaliste peut créer une connivence entre les deux. Certaines citations retiennent plus l'attention en fonction du journal dans lesquelles elles paraissent et donc du lectorat auxquelles elles s'adressent. Nous retenons par exemple cette citation d'un article du quotidien chrétien *La Croix* : « La PAC, c'est important, pour moi, agriculteur. Mais comme citoyen, l'Union européenne, c'est d'abord le maintien de la paix⁷⁸. » C'est sur ces mots que se conclut un article sur la politique agricole commune. Cette citation est quelque peu hors-sujet mais elle a été certainement retenue par le journaliste car la préservation de la paix en Europe est importante dans la culture politique des chrétiens. En effet, la construction européenne a été poussée après la Seconde Guerre mondiale par de grandes figures du mouvement chrétien-démocrate comme Robert Schuman en France et les chrétiens y sont traditionnellement favorables.

En conclusion de cette deuxième partie, la représentation des agriculteurs résulte d'une double construction, fruit de la communication syndicale et du travail journalistique. Ce dernier déconstruit le discours syndical mais est, par certains aspects, dépendant des syndicats. Si la FNSEA a pignon sur rue dans la presse, d'autres acteurs s'y sont fait une place comme les syndicats minoritaires et les associations d'agriculteurs, offrant aux journalistes une parole alternative. Les sujets agricoles s'incarnent dans l'exercice du portrait écrit qui se double du portrait photographique, répondant lui aussi à certains stéréotypes. Les agriculteurs en tant qu'individus deviennent alors les voix et les visages de leur profession. La parole peut leur être parfois confisquée par les experts qui apportent une caution scientifique et de la hauteur sur des situations individuelles vécues par les agriculteurs. Enfin, les journalistes ne traitent pas de la même manière les sujets agricoles en fonction du journal pour lequel ils écrivent, respectant le contrat de lecture établi entre un titre et ses lecteurs.

⁷⁸ Antoine D'ABBUNDO, « Une agriculture plus verte », *La Croix*, 18 mars 2019

Partie 3 : Des agriculteurs tour à tour victimes et coupables

C'était le point de départ de notre questionnement : Pourquoi les agriculteurs ont-ils le sentiment d'être mal représentés dans les médias ? Le terme d'agribashing s'est imposé dans le discours syndical puis dans le discours médiatique. Il dénonce une mise en accusation systématique des agriculteurs, faisant d'eux des coupables mais est la manifestation d'un processus de victimisation. L'agriculteur, à la fois victime et coupable, en proie au « tribunal médiatique ». Ces deux motifs ne sont pas forcément contradictoires et force est de constater qu'ils se retrouvent dans un grand nombre d'articles. Pour les journalistes, c'est un ressort narratif efficace : d'un côté il y a les victimes, de l'autre les coupables. Mais, la réalité est souvent plus complexe et l'objectif du journaliste est de montrer toute la complexité d'une situation.

I- L'agriculteur victime

L'agriculteur, dans son métier, est soumis à des forces (politiques, économiques, climatiques) qu'il ne contrôle pas. De ce fait, il se retrouve souvent dans une situation d'impuissance, ce qui amène les journalistes à en faire des victimes.

a) David contre Goliath : le paysan contre le système

Dépendants des décisions politiques et des fluctuations des cours en bourse, les agriculteurs se retrouvent dans une situation de vulnérabilité puisque leur survie économique ne dépend pas que de leur travail. Cette impuissance est perçue par les journalistes, qui en font un ressort d'écriture. Ils utilisent par exemple le mot « paysan » au lieu « d'agriculteur », lorsque ce dernier est en difficulté. En effet, le terme de « paysan » renvoie à une certaine ancestralité, fragilité. Le lecteur imagine volontiers qu'il détient une exploitation de petite taille.

Nous retrouvons cette idée dans certaines images comme quand Monsanto est qualifié de « géant » deux fois en sept lignes dans un article de *La Croix* qui traite du procès intenté par l'agriculteur charentais Paul François⁷⁹. Cette métaphore de David contre Goliath est largement employée, c'est celle d'un paysan qui se bat contre plus grand que soit (L'État, les syndicats ou une industrie). À cette occasion, les journalistes ont recours au champ lexical de la guerre :

⁷⁹ Marie BOETON, « Paul François, agriculteur charentais, face à Monsanto », *La Croix*, 6 février 2019

« l'éleveur ne regrette pas son combat [...] Il s'est donné sans compter dans cette bataille⁸⁰ », écrit une journaliste de *L'Humanité* qui raconte l'histoire d'un agriculteur qui se bat contre les logiques capitalistes, cela parlera logiquement au lectorat du journal, proche du PCF (Parti communiste français). Car, si l'agriculture est un sujet sociétal, économique et environnemental, il est aussi un sujet politique sur lequel les journaux d'opinion s'expriment.

Dans un autre article, *L'Humanité* fait un parallèle entre les difficultés économiques des agriculteurs indépendants avec le monde du salariat : « Avec 65 500 exploitations disparues depuis dix ans, c'est l'équivalent d'une usine de 6 500 salariés qui ferme chaque année⁸¹ ». Le parallèle n'est pas nécessaire pour mesurer l'ampleur du phénomène mais il permet de susciter l'intérêt de ses lecteurs, susceptibles de se mobiliser pour préserver des emplois lorsque de grands groupes décident de fermer des sites de production. Par ailleurs, l'article se conclut sur une citation en accord avec les idées défendues par le journal : « Il faudra que les politiques arrêtent de se faire guider par les pouvoirs économiques⁸² ».

Curieusement, nous retrouvons la même rhétorique dans *Le Figaro*, un journal d'opinion de droite. En effet, à l'occasion du Salon de l'Agriculture, Éric de La Chesnais aborde la question de la disparition d'« un tiers des exploitations agricoles » en dix ans en France : « Un vaste plan social qui ne dit pas son nom⁸³ », écrit-il, utilisant lui aussi la métaphore de l'entreprise.

Le journal *L'Humanité* se positionne également sur un autre sujet : celui de la concentration de la surface agricole entre les mains de quelques grands agriculteurs dans « Quand la terre n'appartient plus à celui qui travaille⁸⁴ ». Une nouvelle fois, c'est le petit paysan « amoureux de son métier » qui est défendu face aux puissants : ici, un « céréalier à la tête de plusieurs centaines d'hectares » qui « compte bien rafler son exploitation » et la SAFER (Société d'aménagement foncier et d'établissement rural) qui régule les installations. C'est bien un certain modèle d'agriculture qui est mis en valeur par la journaliste : l'agriculture paysanne, menacée et qui doit résister. Ainsi, elle décrit la ferme du paysan comme le « seul îlot d'élevage dans un océan de grandes cultures ».

⁸⁰ Tania MELER, « Quand la terre n'appartient plus à celui qui travaille », *L'Humanité*, 18 juillet 2019

⁸¹ Olivier MORIN, « Dans les campagnes, le grand licenciement », *L'Humanité*, 8 février 2019

⁸² Ibidem

⁸³ Éric de LA CHESNAIS, « Paysans : le grand malaise des bien-aimés », *Le Figaro*, 22 février 2019

⁸⁴ Tania MELER, « Quand la terre n'appartient plus à celui qui travaille », *L'Humanité*, 18 juillet 2019

Les agriculteurs ne sont pas seulement dépendants des conjonctures politiques et économiques, ils doivent aussi composer avec les aléas de la nature et autres. Ils sont alors dépeints comme des victimes de « coups du sort ».

b) Victimes de « coups du sort »

Dans la presse, nombreux sont les témoignages d'agriculteurs de la canicule, d'incendies, de maladies ou encore de catastrophe industrielle dans le cas de l'incendie de l'usine Lubrizol de Rouen en septembre 2019. L'impression générale qui se dégage de la représentation des agriculteurs en difficulté dans la presse est qu'ils travaillent avec « une épée de Damoclès sur la tête⁸⁵ ».

Dans une série de portraits sur des personnalités ayant surmonté « un temps d'épreuve », *La Croix* s'arrête sur l'histoire d'un éleveur de canards des Landes dont les bêtes ont été abattues en raison d'une épizootie de grippe aviaire⁸⁶. Ce qui nous frappe à la lecture de l'article, c'est principalement son titre : « Damien Dutreuilh, rescapé de la grippe aviaire ». En effet, l'emploi du mot « rescapé » (« sortir sain et sauf ») semble exagéré, sa vie n'ayant pas été mise en danger ni la pérennité de son exploitation, si ce n'est que l'éleveur évoque des homologues « qui ont jeté l'éponge face à ces difficultés⁸⁷ ». Le titre est cependant cohérent avec la construction de l'article qui s'articule autour de cette question principale : comment cet éleveur a-t-il réussi à s'en sortir alors que d'autres ont échoué ?

De plus, nous allons le voir, la survie économique des exploitations agricoles est aussi un enjeu de vie et de mort pour les agriculteurs.

c) Le suicide des agriculteurs : un sujet de société

Alors qu'un agriculteur se suicide tous les deux jours en France selon l'Agence de santé publique, le sujet s'est imposé dans les pages société de la presse nationale. Un phénomène dramatique, mis en lumière notamment autour de la sortie en salles du film *Au nom de la terre* d'Edouard Bergeon, le 25 septembre 2019, dans lequel le réalisateur retrace l'histoire de son père, un agriculteur du Poitou qui a mis fin à ses jours, acculé par les difficultés financières.

⁸⁵ Stanislas DU GUERNY, « Le porc breton ressuscité », *Les Echos*, 31 octobre 2019

⁸⁶ Jonathan GRELIER, « Damien Dutreuilh, rescapé de la grippe aviaire », *La Croix*, 13 août 2019

⁸⁷ Ibidem

Au début de l'année 2019, les journalistes ont pris la plume pour parler du « drame de la mort volontaire des paysans⁸⁸ » sous l'impulsion de la marche de Patrick Maurin, cet élu et agriculteur du Lot-et-Garonne qui a lui-même un jour faillit passer à l'acte et qui s'est rendu à pieds au Salon de l'agriculture en 2019 pour rencontrer Emmanuel Macron et lui remettre un cahier de doléances, rempli par les exploitants qu'il a rencontré tout au long de son périple.

Les campagnes agricoles sont souvent montrées comme des terres de silence, isolées et où l'on parle difficilement de ce qui ne va pas : « Lutter contre la loi du silence⁸⁹ » pour lutter contre le suicide des agriculteurs écrit *Le Monde*.

Ainsi, « le silence et l'omerta⁹⁰ » qui ont suivi le suicide de son meilleur ami, lui aussi agriculteur, en 2008, Patrick Maurin n'est pas le seul à l'avoir senti. « Combien sont-ils, ces paysans qui, lassés de “crier leur douleur” ou incapables de l'exprimer, finissent par user du seul moyen qu'il leur reste pour que tout s'arrête⁹¹ ? », déplore une journaliste du *Monde*.

Dans un article sur le mal-être des agriculteurs, Éric de La Chesnais cite « la solitude » comme « troisième source majeure de malaise des paysans français⁹² », rappelant que « plus d'un quart des agriculteurs sont célibataires, contre 12% en moyenne en France. Une piste pour expliquer pourquoi les passages à l'acte sont si nombreux. En effet, cette thématique est récurrente dans les témoignages : « Les paysans ont aussi des problèmes comme la solitude⁹³ », raconte ainsi un éleveur de vaches allaitantes pour qui l'isolement a « énormément » pesé.

Dans ces trois cas de figure, le traitement médiatique des difficultés économiques, des aléas du métier qui menacent les exploitations et du suicide des exploitants, les agriculteurs sont donc présentés comme des victimes. Cependant, les pratiques agricoles sont aussi critiquées par les journalistes car polluantes.

⁸⁸ Béatrice GURREY, « Macron face à la détresse des agriculteurs », *Le Monde*, 26 février 2019

⁸⁹ Ibidem

⁹⁰ Ibidem

⁹¹ Béatrice GURREY, « Morts aux champs », *Le Monde*, 2 février 2019

⁹² Éric de LA CHESNAIS, « Paysans : le grand malaise des bien-aimés », *Le Figaro*, 22 février 2019

⁹³ Marie POUSSEL, « On a regardé l'amour est dans le pré avec Lolo le fermier », *Aujourd'hui en France*, 28 août 2019

II) L'agriculture conventionnelle : cible des médias et de l'opinion ?

L'agriculture biologique est mise en valeur, dans la presse, par rapport à l'agriculture conventionnelle. Cette critique est ressentie d'autant plus durement par les agriculteurs car, nous le verrons, ils sont déjà habités par un sentiment de déclassement, ce qui les amène à dénoncer l'agribashing dont ils se disent victimes car mis en accusation par la presse et l'opinion publique.

a) Une valorisation de l'agriculture biologique

La bascule de l'agriculture conventionnelle vers le bio est perçue positivement par les journalistes qui présentent le passage à l'agriculture biologique comme un « déclin⁹⁴ », « un choix radical⁹⁵ » ou encore un moyen de « monter en gamme⁹⁶ ». Néanmoins, ils soulignent également la difficulté de cette transition.

Comme dans cet article d'Éric de La Chesnais pour *Le Figaro* : « Le cauchemar d'un éleveur en conversion vers le bio⁹⁷ ». Le journaliste-agriculteur va à la rencontre d'un éleveur laitier contraint de vendre sa ferme, ses terres et son cheptel « faute de versement des aides européennes promises par l'Etat et la région Pays-de-la-Loire pour son passage en bio ». Il est intéressant d'analyser ici le discours journalistique d'un rédacteur, lui-même exploitant agricole mais installé en agriculture conventionnelle.

Dans le supplément consacré à l'agriculture à l'occasion du Salon parisien, il poursuit par des portraits « d'agri-entrepreneurs » en bio ou dans une logique de préservation de la biodiversité. Proposant dans cette série, le portrait d'un éleveur de poulets et de vaches laitières et allaitantes ayant réussi sa transition vers l'agriculture biologique, présentant ainsi deux réalités sur un même sujet et ainsi sa complexité. Les deux articles semblent se répondre, avec d'ailleurs certainement inconsciemment de la part du journaliste, une construction en miroir des papiers qui commencent par la même accroche. D'un côté, « Fils et petit-fils d'agriculteur, Philippe Grégoire, éleveur laitier au sud d'Angers, à Chanzeaux, sur les coteaux du Layon, dans

⁹⁴ Marie BOETON, « Paul François, agriculteur charentais, face à Monsanto », *La Croix*, 6 février 2019

⁹⁵ Laurence GIRARD, « La grande bascule vers le bio de l'agriculture française », *Le Monde*, 5 juin 2019

; Olivia DETROYAT, « Comment les agriculteurs convertis au bio se sont réapproprié leur métier », *Le Figaro*, 22 juin 2019

⁹⁶ Éric de LA CHESNAIS, « Franck Courcelles : "Il faut produire de la qualité", *Le Figaro*, 22 février 2019

⁹⁷ Éric de LA CHESNAIS, « Le cauchemar d'un éleveur en conversion vers le bio », *Le Figaro*, 22 février 2019

le Maine-et-Loire, est en train de vivre un cauchemar⁹⁸. » De l'autre, « Petit-fils et fils d'agriculteur, Franck Courcelles, éleveur bio mayennais, n'a pas attendu les discours des Etats généraux de l'alimentation (EGA) pour monter en gamme son exploitation laitière et son élevage de poulets⁹⁹ ».

Les deux conclusions semblent également se répondre : le premier article se ferme sur un appel aux pouvoirs publics :

« En 2017, près de 2% des 60 000 fermes laitières que comptait la France, c'est-à-dire 1 200 au total, ont dû mettre la clef sous la porte, déclarées en faillite. Un mouvement qui, outre les prix du lait toujours trop bas, n'est pas près de s'arrêter si l'Etat et les régions ne tiennent pas leurs engagements¹⁰⁰ ».

Alors que le deuxième finit par une touche d'optimisme « le chef d'exploitation [...] a transmis à son fils sa passion pour ce beau métier dont on peut encore vivre¹⁰¹ ». Ainsi, si l'agriculture biologique est mise en valeur par rapport à l'agriculture conventionnelle sur ses pratiques, elle n'est pas présentée comme une solution idéale qui permet d'améliorer les conditions de travail et la rémunération des agriculteurs à tous les coups.

Si les critiques sont ressenties aussi durement par les agriculteurs, c'est aussi que beaucoup sont en difficulté économique et ont un sentiment de déclassement par rapport à leurs aînés.

b) « Un ascenseur social cassé »

13 000 exploitations agricoles disparaissent chaque année¹⁰² et la presse nationale n'est pas sourde à cette douleur. Les journalistes ont bien saisi que le nombre d'exploitations qui font faillites chaque année s'accompagne d'autant d'histoires personnelles, souvent désastreuses. La faillite d'une exploitation est d'autant plus tragique que, nous l'avons vu, être agriculteur c'est une identité, en plus d'être un métier.

Les difficultés économiques et la baisse du nombre d'exploitations entraînent un bouleversement de la tradition agricole et une crise identitaire. « Au niveau professionnel, les

⁹⁸ Éric de LA CHESNAIS, « Le cauchemar d'un éleveur en conversion vers le bio », *Le Figaro*, 22 février 2019

⁹⁹ Éric de LA CHESNAIS, « Franck Courcelles : "Il faut produire de la qualité", *Le Figaro*, 22 février 2019

¹⁰⁰ Éric de La Chesnais, « Le cauchemar d'un éleveur en conversion vers le bio », *Le Figaro*, 22 février 2019

¹⁰¹ Éric de LA CHESNAIS, « Franck Courcelles : "Il faut produire de la qualité", *Le Figaro*, 22 février 2019

¹⁰² « Après l'agriculture », *Le Monde en face*, émission diffusée le 7 mai 2019, sur France 5

agriculteurs sont aujourd'hui une minorité et se perçoivent comme tel », observe chercheuse en psychologie Elisabeth Michel-Guillou¹⁰³. Un sentiment de déclassement qui s'illustre dans la presse. « Aujourd'hui l'ascenseur social s'est cassé net¹⁰⁴ », écrit Éric de La Chesnais à propos de la fin du modèle agricole qui a permis un développement des exploitations sur les générations précédentes : investir pour s'agrandir et gagner plus. Désormais, cela n'est plus si simple et beaucoup ont dû cesser leur activité, incapables de rembourser leurs prêts ou de payer leurs factures.

Dans l'article, l'éleveur « fils et petit-fils d'agriculteur¹⁰⁵ » constate douloureusement que « face à ce désastre, aucun de ses deux enfants ne veut prendre la suite ». L'exploitant doit trouver du travail ailleurs et passer du statut d'indépendant à celui de salarié. Une situation qui entraîne une perte d'identité et souvent un sentiment de déclassement.

À cela s'ajoute la honte d'échouer à poursuivre l'activité familiale comme l'écrit Béatrice Gurrey dans *Le Monde* :

« Comment expliquer au président cette douleur de devoir rompre la chaîne ancestrale, de ne pas pouvoir transmettre une exploitation que l'on a reçue de ses parents, qui l'avaient eux-mêmes héritée de leurs ascendants ? De l'échec ressenti avec une force meurtrière chez les plus fiers¹⁰⁶ ? »

Curieusement, lorsqu'on met les deux articles précédemment cités en regard avec un troisième article du journal *Le Monde*, « L'ascenseur et le ring », le propos s'inverse. Dans cet article, c'est la capacité à sortir de la condition de fils d'agriculteur qui est présentée comme « le passage d'un étage à l'autre de la hiérarchie de la société : « Grand-père agriculteur, père instituteurs, fille polytechnicienne¹⁰⁷ ». Une hiérarchisation qui montre que le métier d'agriculteur est considéré étant en bas de l'échelle sociale.

L'agriculture française a deux visages, celui de la réussite économique et celui d'un modèle qui écrase les plus petits. La presse dépeint les portraits d'agriculteurs qui sont poussés à produire toujours plus pour continuer à vivre de leur travail. Ce modèle comme nous l'avons dit à un revers : celui de l'échec de nombreux paysans, écrasés par le marché et les dettes. Le journal économique *Les Echos*, démontre ainsi dans un article les atours et les limites d'une

¹⁰³ Elisabeth MICHEL-GUILLOU, « Agriculteur, un métier en mutation : Analyse psychosociale d'une représentation professionnelle », *Bulletin de psychologie*, 2010/1 (Numéro 505), p. 15-27.

¹⁰⁴ Éric de LA CHESNAIS, « Le cauchemar d'un éleveur en conversion vers le bio », *Le Figaro*, 22 février 2019

¹⁰⁵ Ibidem

¹⁰⁶ Béatrice GURREY, « Macron face à la détresse des agriculteurs », *Le Monde*, 26 février 2019

¹⁰⁷ Baptiste COULMONT, « L'ascenseur et le ring », *Le Monde*, 9 mai 2019

économie agricole mondialisée qui favorise les gros exploitants et fragilise les petits producteurs.

Cet article, « Le porc breton ressuscité¹⁰⁸ » présente l’abattage des porcs en Asie en raison de la peste porcine comme une aubaine pour les éleveurs bretons, qui « voient leurs exportations s’envoler » à la fin du mois d’octobre 2019. Le journaliste commence par faire témoigner un « exploitant » « à la tête d’un vaste ensemble [...] où travaillent près d’une dizaine de personnes » et qui profite des cours élevés du prix du porc. Cet exploitant parle comme un industriel de ses investissements en « R&D » et de ses nouvelles installations qui devraient bientôt lui permettre de produire « 60 000 porcs par an ». Le journaliste le qualifie par ailleurs de « dirigeant ».

Cependant, il ne généralise pas la situation de cet exploitant breton et fait en parallèle le portrait d’un agriculteur qui « travaille seul, sans relâche, et n’a pas les moyens de payer un employé », « ne s’est pas rémunéré pendant des années », a subi de plein foyer les crises de la filière et doit finalement vendre son exploitation. La construction en miroir fonctionne très bien, révélant deux facettes de l’élevage porcin en Bretagne.

À la lumière de notre étude, nous remarquons que la figure du paysan et belle est bien distincte de celle de l’agriculteur dans l’imaginaire collectif et médiatique. L’une positive, l’autre plutôt négative.

« Pour ces nouveaux occupants [les néo-ruraux], le paysan “sympa” serait un gars en bottes, “un peu bouseux”, se moque Jacques, avec quelques poules et un vieux tracteur. “Mais si on se spécialise, pour pouvoir survivre, avance Hervé, si on a 200 bêtes ou 200 hectares de cultures et non plus un simple lopin de terre, alors on devient des salopards, à la tête d’une ferme usine¹⁰⁹.” »

Ce passage du paysan à l’agriculteur avait été annoncé par le sociologue Henri Mendras dans son ouvrage « La fin des paysans » paru en 1967¹¹⁰. Il y prévoyait la disparition des sociétés paysannes au profit d’une agriculture industrialisée. Ainsi, il a mis en évidence que la mécanisation et l’industrialisation n’était pas seulement une révolution scientifique mais aussi une révolution culturelle¹¹¹. Et aujourd’hui, ce modèle d’agriculture productiviste auxquels tous les agriculteurs ont dû se conformer, est remis en cause.

¹⁰⁸ Stanislas DU GUERNY, « Le porc breton ressuscité », *Les Echos*, 31 octobre 2019

¹⁰⁹ Raphaëlle REROLLE, « Le discrédit agricole », *Le Monde*, 8 novembre 2019

¹¹⁰ Henri MENDRAS, *La fin des paysans, innovations et changements dans l’agriculture française*, Paris, 1967

¹¹¹ Anne CHEMIN, « Henri Mendras, du paysan à l’agriculteur », *Le Monde*, 22 juin 2015

Aujourd'hui, c'est la figure de l'agriculteur qui est décriée dans l'opinion publique, celle de l'exploitant utilisant des produits phytosanitaires sur une exploitation très étendue. Notre étude révèle que c'est moins cette critique qui est relayée par la presse que les violences qui résultent de ces tensions entre les agriculteurs et une partie de la population non-agricole.

c) Agribashing : la médiatisation des violences

La relation entre les agriculteurs et leur voisinage, en particulier les néoruraux, est souvent traitée sous l'angle des nuisances occasionnées et des insultes que reçoivent des agriculteurs accusés d'être des pollueurs et parfois même des tueurs avec des altercations parfois violentes.

Si journalistes et agriculteurs semblent s'accorder sur l'existence d'un phénomène d'agribashing, il faut noter que paradoxalement les Français ont globalement une image positive des agriculteurs. Selon un sondage Odoxa de 2019 : « 85% des Français ont une bonne opinion du métier de paysan ». Remarquons au passage l'utilisation du terme « paysan », un second sondage aurait pu être fait avec le mot « agriculteur » pour étudier la connotation de ces deux termes. Finalement, ce qui semble être la cible des critiques ce sont les pratiques des agriculteurs et non pas les agriculteurs en tant que personnes. Pourtant nous l'avons vu, être agriculteur est constitutif de son identité, c'est pourquoi les critiques sont douloureusement ressenties par les exploitants agricoles, déjà, pour beaucoup, dans une situation de déclassement économique.

Dans un article, Éric de La Chesnais énumère les principaux facteurs qui expliquent selon lui « le malaise des paysans¹¹² ». Il cite l'agribashing comme la troisième « raison du désespoir » : « Accusés de tous les maux : pollution, malbouffe et maltraitance animale, les agriculteurs se sentent victimes de l'agribashing et le vivent de plus en plus mal ».

Quelques semaines plus tard, un événement est relayé par les principaux médias nationaux : l'agression d'un agriculteur dans l'Ain parce qu'il épandait des pesticides. Cette histoire est racontée dans *Le Figaro*, une nouvelle fois par la plume d'Éric de La Chesnais, avec en accroche cette phrase : « L'agressivité de la société vis-à-vis des agriculteurs serait-elle montée d'un cran dimanche¹¹³ ? ». « Les insultes ont été suivies de coups », poursuit-il. « Une

¹¹² Éric de LA CHESNAIS, « Paysans : le grand malaise des bien-aimés », *Le Figaro*, 22 février 2019

¹¹³ Éric de LA CHESNAIS, « Un agriculteur agressé parce qu'il épandait des pesticides », *Le Figaro*, 7 mars 2019

première » pour le journaliste spécialisé. Comme une réponse à son précédent article au salon de l'agriculture, il conclut ainsi : « L'agribashing est loin d'être une vue de l'esprit ».

Mais, le journaliste-agriculteur ne se contente pas de raconter : il explique. Il explique le travail qu'effectuait l'agriculteur agressé au moment des faits : ce que ce dernier épandait et pourquoi à ce moment-là de la journée. Derrière cette approche pédagogique d'Éric de La Chesnais, nous pouvons voir la volonté de défendre un confrère. Ce dernier dit d'ailleurs être dans une démarche d'agriculture raisonnée et qui reproche à son voisin de « l'avoir attaqué sans même chercher à comprendre ce qu'il faisait ». Mais, cette pédagogie a surtout comme finalité d'être une réponse à l'agribashing.

Cette volonté d'expliquer le travail des agriculteurs se retrouve dans d'autres articles du rédacteur du *Figaro*. Il explique, par exemple, la filière bovine qui est également très critiquée et comment elle s'adapte pour favoriser le bien-être animal¹¹⁴. Ainsi, la pédagogie apparaît comme un moyen de rétablir le dialogue, c'est également, nous l'avons vu, la stratégie d'associations comme Agridemain.

En conclusion de cette troisième partie, la représentation des agriculteurs dans la presse nationale peut paraître binaire, a priori. L'opposition entre la figure du coupable et celle de la victime n'est en réalité pas si claire. De plus, si les journalistes peuvent « faire les victimes », notre étude ne nous permet pas de dire qu'ils font des coupables. En reprenant l'image d'un tribunal médiatique, il semble plus prompt à désigner les agriculteurs comme des victimes que comme des coupables. Nous ajouterons que le travail journalistique peut contribuer à une prise de conscience de leur situation par les acteurs concernés. Nous citerons par exemple, une étude¹¹⁵ faite sur le rôle de la médiatisation des maladies liées à l'utilisation des produits phytosanitaires dans les années 2000 dans la prise de conscience des agriculteurs qu'ils étaient des victimes et la création de l'association de défense Phyto-victimes. Cependant, ce phénomène a un revers, car désigner les agriculteurs comme victimes des produits phytosanitaires « tend à écarter la question de leur propre responsabilité vis-à-vis de leur intoxication¹¹⁶ » et donc à négliger leur part de culpabilité.

¹¹⁴ Éric de LA CHESNAIS, « Toute une filière contrainte de s'adapter », *Le Figaro*, 2 mars 2019

¹¹⁵ Jean-Noël JOUZEL et Giovanni PRETE, « Des journalistes qui font les victimes ? », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 155-170.

¹¹⁶ Ibidem

Conclusion

In fine, nous avons étudié quels sont les processus mentaux, journalistiques et syndicaux à l'œuvre dans la construction de la représentation des agriculteurs dans la presse quotidienne nationale.

Notre première hypothèse était que cette représentation est stéréotypée, elle s'est à la fois confirmée et infirmée. En effet, nous l'avons vu que l'imaginaire autour de la figure de l'agriculteur est très fort et influe sur les représentations médiatiques, avec l'idée qu'être agriculteur fait partie intégrante de l'identité des individus. Nous avons perçu que les journalistes sont enclins à reprendre certains clichés puisqu'ils leur sont familiers. Ces clichés servent ainsi de repères à la fois pour le rédacteur et pour le lecteur. L'agriculteur et son exploitation atteignent par ces représentations une certaine universalité, renforcée parfois par leur anonymisation. De plus, les journalistes ont tendance à interroger des agriculteurs dont les sensibilités sont proches de celles des lecteurs du journal, mais ce n'est pas toujours le cas. Car, nous avons vu que les journalistes dépassent leurs représentations mentales pour rencontrer véritablement leur témoin et proposer une diversité de portraits et de discours. Nous avons également conclu que les agriculteurs qui correspondent aux représentations, aux attentes, aux convictions de la société sont plus médiatisés que les autres ou du moins qu'ils se conforment à l'opinion majoritaire. En effet, il faut prendre en compte l'*agency* des agriculteurs qui n'ont pas qu'un rôle passif dans leur représentation médiatique.

Cette dernière idée était l'objet de notre deuxième hypothèse : la représentation des agriculteurs dans la presse naît de l'interaction entre la communication syndicale et le travail journalistique. Cette hypothèse s'est confirmée, même si le travail des journalistes consiste à se défaire du discours syndical pour proposer de l'information, la prédominance des syndicats dans le monde agricole peut créer une certaine dépendance des journalistes à l'égard des syndicats. Une situation qui ne favorise pas l'émergence de voix dissonantes par rapport à celle du syndicat majoritaire, la FNSEA. Il y a donc bien représentation médiatique coconstruite par les journalistes et le discours des professionnels, représentés majoritairement par la voix de leurs syndicats, défenseurs traditionnels du métier. Mais, depuis quelques années, face aux critiques des associations environnementales et de l'opinion publique, les agriculteurs ont cherché à reprendre en main leur communication, en dehors du cadre syndical. L'action de ces associations « dissidentes » a été facilitée par l'usage des réseaux sociaux qui leur permet de communiquer directement à destination du public. Une volonté de s'exprimer sans

intermédiaire qui traduit une défiance envers le travail journalistique mais aussi d'une volonté de recréer du dialogue avec les milieux non-agricoles. Pour les agriculteurs reprendre la parole, confisquée par les syndicats ou les experts, c'est aussi un moyen de sortir de la position de victime dans laquelle les placent les médias. Une posture de victimisation, nous l'avons vu, qui a fait partie de la stratégie médiatique des syndicats et plus particulièrement de la FNSEA.

Alors, les journalistes présentent-ils de façon caricaturale les agriculteurs comme des victimes et des coupables ? C'était notre troisième hypothèse et finalement c'est elle qui se confirme le moins. Tout d'abord, nous avons vu qu'il n'existe pas une réelle contradiction à qualifier les agriculteurs de victimes tout en ne niant pas leur responsabilité dans l'utilisation de produits phytosanitaires. De plus, si nous reprenons la métaphore du tribunal médiatique, les journalistes n'endossent pas le rôle de juge pour juger les agriculteurs coupables et les « condamner ». En revanche, ils sont enclins à les défendre et à dénoncer leur situation lorsqu'ils sont victimes de la conjoncture économiques, des aléas climatiques ou même d'agribashing.

Bibliographie

Sur l'histoire des agriculteurs français

Éric ALARY, *L'Histoire des paysans français*, Paris, Perrin, 2016.

Bertrand HERVIEU, Nonna MAYER, Pierre MULLER et al., *Les mondes agricoles en politique. De la fin des paysans au retour de la question agricole*, Presses de Sciences Po, 2010.

Sociologie du métier d'agriculteur

Bertrand HERVIEU, François PURSEIGLE, *Sociologie des mondes agricoles*, Armand Colin, 2013.

Elisabeth MICHEL-GUILLOU, « Agriculteur, un métier en mutation : Analyse psychosociale d'une représentation professionnelle », *Bulletin de psychologie*, 2010/1 (Numéro 505), p. 15-27.

Sur les représentations médiatiques des agriculteurs

Jérémy BETTE, « L'image de l'agriculture dans la presse quotidienne belge francophone : les cas de La Libre Belgique, la Dernière Heure et l'Avenir Brabant Wallon », mémoire soutenu à l'Université Libre de Bruxelles, 2012.

Aïcha BOURAD, « Des pages « éco » aux pages « société » », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 133-154.

Alexandre BRUN, Jean-Paul HAGHE, « Les médias, les algues vertes et le modèle agricole breton », *L'Espace géographique*, 2016/2 (Tome 45), p. 142-156.

Ivan BRUNEAU, « L'érosion d'un pouvoir de représentation. L'espace des expressions agricoles en France depuis les années 1960 », *Politix*, 2013/3 (N° 103), p. 9-29.

Ivan CHUPIN, Pierre MAYANCE, « Faire corps avec les agriculteurs. La presse professionnelle agricole : un enjeu syndical pour la FNSEA », *Politix*, 2013/3 (N° 103), p. 77-97.

Ivan CHUPIN et Pierre MAYANCE, « L'agriculture en représentation(s) : luttes médiatiques, luttes syndicales », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 9-23.

Ivan CHUPIN et Pierre MAYANCE, « Une formation hors de son champ », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 39-58.

Clémentine COMER, « Ne pas faire mauvais « genre » », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 77-96.

Alexandre HOBEIKA, « Un journal syndical comme filiale commerciale », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 59-76.

Jean-Noël JOUZEL et Giovanni PRETE, « Des journalistes qui font les victimes ? », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 155-170.

Alix LEVAIN, « Une épreuve médiatique ? », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 171-194.

Édouard LYNCH, « Détruire pour exister : les grèves du lait en France (1964, 1972 et 2009) », *Politix*, 2013/3 (N° 103), p. 99-124.

Edouard MORENA, « L'agence de presse Libération-paysans », *Études rurales*, n°198, 2016, p.25-38.

Frédéric NICOLAS, « Une croisade morale inachevée », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 97-114.

Matthieu REPLINGER, « Tous producteurs de lait » », *Études rurales*, n°198, 2016, p. 115-132.

Sur les médias

Jean-Marie CHARON, *La presse quotidienne*, Paris, Editions La Découverte, 2007.

Éric NEVEU, *Sociologie du journalisme*, Paris, Editions La Découverte, 2004.

Sur les concepts

Marie-Hélène BACQUE, Carole BIEWENER, « L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ? », *Idées économiques et sociales*, 2013/3 (N° 173), p. 25-32.

Bochra NEMRI, « De la légitimation à la mise à distance : les journalistes face aux experts dans les débats télévisés relatifs au terrorisme islamique », *Études de communication*, 44, 2015, p. 131-150.

Eliseo VERON, « L'analyse du contrat de lecture : une nouvelle méthode pour les études de positionnement des supports presse », *Médias : expériences, recherches actuelles, applications*, Paris, Irep, 1985.

Adeline WRONA, « Présentation », *Communication et langages*, n°152, 2007, « Usages médiatiques du portrait », p. 35-40.

Sources audiovisuelles

« Le paysan, un objet médiatique comme les autres ? », *Le secret des sources*, émission diffusée le 03 mars 2012 sur France Culture

« Après l'agriculture », *Le Monde en face*, émission diffusée le 7 mai 2019 sur France 5

Annexes

Ci-dessous, la liste des articles cités dans le mémoire :

Guillaume FROUIN, « Notre-Dame-des-Landes : un an après, la bataille juridique a remplacé celle des barricades », *Libération*, 22 janvier 2019

Valérie LANDRIEU, « Fabrice Hégron, en direct des éleveurs », *Les Echos*, 23 janvier 2019

Sylvie JOLIVET, « Pascal Viguière, sur les terres de Limagrain », *Les Echos*, 31 janvier 2019

Béatrice GURREY, « Morts aux champs », *Le Monde*, 2 février 2019

Marie BOETON, « Paul François, agriculteur charentais, face à Monsanto », *La Croix*, 6 février 2019

Zoé BOIRON, « Monsanto : le céréalier Paul François entre dans un nouveau round judiciaire », *Le Figaro*, 6 février 2019

Marine MILLER, « Le “retour à la terre” des enfants d’agriculteurs », *Le Monde*, 6 février 2019

Patricia JOLLY, « Quatrième round de Paul François contre Monsanto », *Le Monde*, 8 février 2019

Olivier MORIN, « Dans les campagnes, le grand licenciement », *L’Humanité*, 8 février 2019

Éric de LA CHESNAIS, « Le cauchemar d’un éleveur en conversion vers le bio », *Le Figaro*, 22 février 2019

Éric de LA CHESNAIS, « Franck Courcelles : “Il faut produire de la qualité” », *Le Figaro*, 22 février 2019

Éric de LA CHESNAIS, « Paysans : le grand malaise des bien-aimés », *Le Figaro*, 22 février 2019

Béatrice GURREY, « Macron face à la détresse des agriculteurs », *Le Monde*, 26 février 2019

Éric de LA CHESNAIS, « Toute une filière contrainte de s’adapter », *Le Figaro*, 2 mars 2019

Éric de LA CHESNAIS, « Un agriculteur agressé parce qu’il épandait des pesticides », *Le Figaro*, 7 mars 2019

Antoine D’ABBUNDO, « Une agriculture plus verte », *La Croix*, 18 mars 2019

Laurence GIRARD, « La reprise des exploitations, un véritable casse-tête », *Le Monde*, 6 avril 2019

Manuel ARMAND, « La fin de l’âge d’or pour les betteraviers français », *Le Monde*, 6 mai 2019

Baptiste COULMONT, « L’ascenseur et le ring », *Le Monde*, 9 mai 2019

Aude MASSIOT, « Enseignes : comment séparer le bio grain de l’ivraie », *Libération*, 29 mai 2019

Odile PLICHON, « Des prés de l'Aveyron aux rayons de la grande distribution », *Aujourd'hui en France*, 1 juin 2019

Laurence GIRARD, « La grande bascule vers le bio de l'agriculture française », *Le Monde*, 5 juin 2019

Charles DELOUCHE, « Chanvre : dans la Creuse, le « cochon vert » attendu comme le messie », *Libération*, 20 juin 2019

Olivia DETROYAT, « Comment les agriculteurs convertis au bio se sont réapproprié leur métier », *Le Figaro*, 22 juin 2019

Nathalie GUIBERT, « La Minerve, cimetière au fond des mers », *Le Monde*, 4 juillet 2019

Tania MELER, « Quand la terre n'appartient plus à celui qui travaille », *L'Humanité*, 18 juillet 2019

Guillaume MOLLARET, « Nous piochons depuis juin dans les réserves de fourrage hivernales », *Le Figaro*, 23 juillet 2019

Antoine D'ABBUNDO, « Dans l'Oise, une ferme sous la canicule », *La Croix*, 26 juillet 2019

Jonathan GRELIER, « Damien Dutreuilh, rescapé de la grippe aviaire », *La Croix*, 13 août 2019

Marie POUSSEL, « On a regardé l'amour est dans le pré avec Lolo le fermier », *Aujourd'hui en France*, 28 août 2019

Sylvain MOUILLARD et Anaïs MORAN, « Rouen : "L'herbe de mon champ était noire" », *Libération*, 28 septembre 2019

Ariane CHEMIN et Gilles TRIOLIER, « Rouen : "Une fumée bio, ça n'existe pas" », *Le Monde*, 30 septembre 2019

Le service politique du Figaro, « Les sympathisants de droite satisfaits par l'élection du nouveau président de LR », *Le Figaro*, 18 octobre 2019

Marie POUSSEL, « Chez Didier, star de L'Amour est dans le pré », *Aujourd'hui en France*, 21 octobre 2019

Stanislas DU GUERNY, « Le porc breton ressuscité », *Les Echos*, 31 octobre 2019

Raphaëlle REROLLE, « Le discrédit agricole », *Le Monde*, 8 novembre 2019

Olivia DETROYAT, « La lutte des paysans pour reconquérir le cœur des Français », *Le Figaro*, 18 novembre 2019

Résumé

Les agriculteurs souffrent de leur image dans les médias et se disent victimes d'agribashing : un dénigrement systématique de leurs pratiques. Mais, quand est-il dans les faits ? Ce mémoire interroge la représentation des agriculteurs dans la presse quotidienne nationale, celle dont on pourrait penser qu'elle est la plus éloignée des réalités agricoles. Figure majeure de notre imaginaire collectif, l'agriculteur est l'objet de nombreux stéréotypes qui influencent sa représentation médiatique. Cependant, la construction de l'image des agriculteurs dans les médias n'est pas le fait que du travail journalistique, mais aussi de la communication syndicale. Enfin, l'agriculteur est à la fois une figure de victime et de coupable dans la presse.

Mots clés

Agriculture, agriculteurs, presse nationale, médias, représentation, ruralité, presse quotidienne